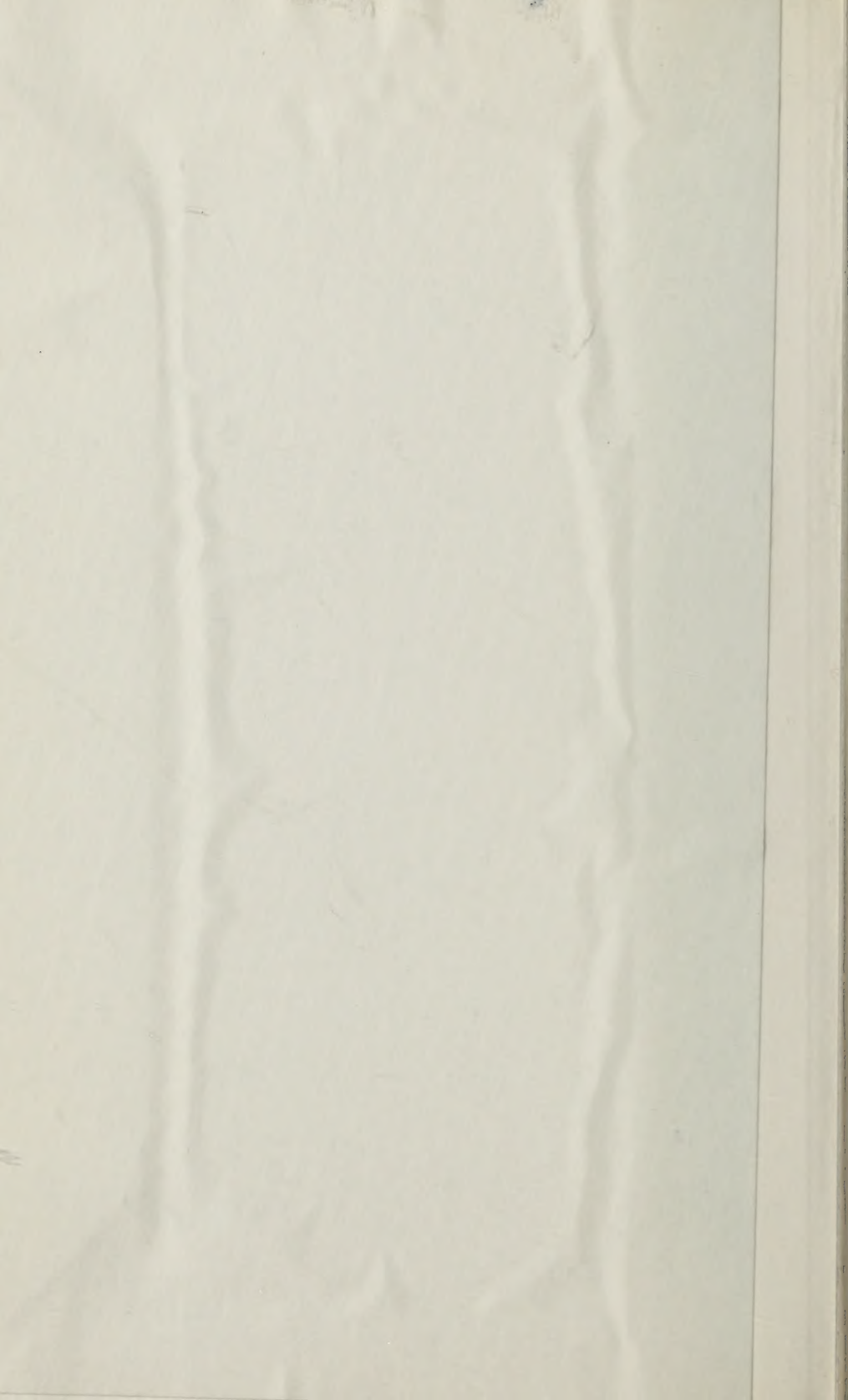


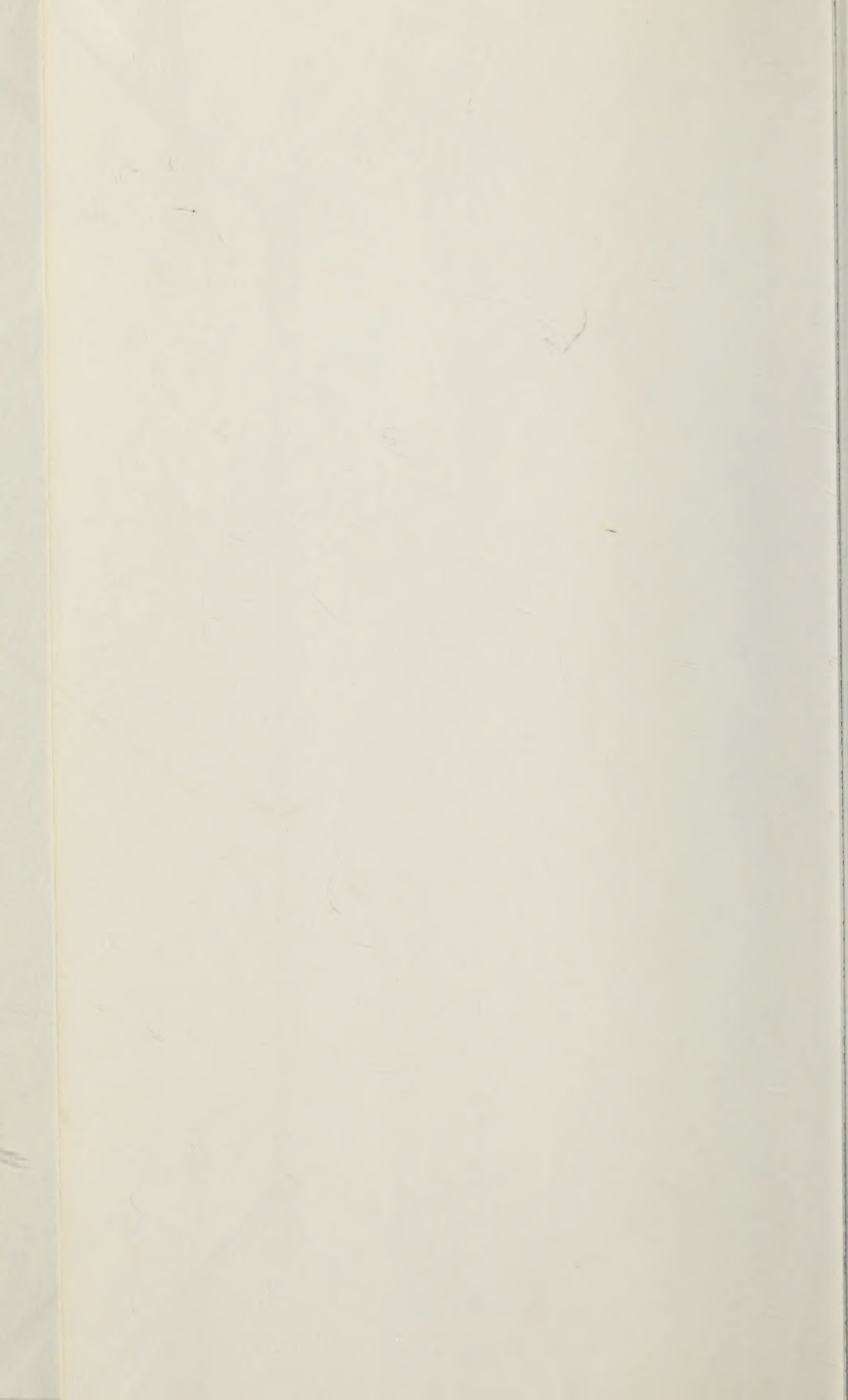
U d/of OTTAWA




39003002645710



ANNEXE DE LA BIBLIOTHEQUE  
Universita  
BIBLIOTHECA  
n. 18





Digitized by the Internet Archive  
in 2011 with funding from  
University of Toronto

THE  
STATE  
OF  
NEW YORK

IN SENATE

JANUARY

1911

1

7. *deuxième*  
CE-franc

LE LAURIER

## OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

- Le Scribe*. — Bruxelles, Hochsteyn, 1883.
- Pierrot Lunaire*. — Paris, Lemerre, 1884.
- Le Parnasse de la Jeune-Belgique*. — Paris, Vanier, 1887.
- Hors du Siècle* (1<sup>re</sup> partie). — Paris, Vanier, 1888.
- Pierrot Narcisse*. — Bruxelles, Lacomblez, 1891.
- Les Dernières Fêtes*. — Bruxelles, Lacomblez, 1891.
- Hors du Siècle* (2<sup>e</sup> partie). — Bruxelles, Lacomblez, 1894.
- Hors du Siècle* (édition définitive). — Bruxelles, Lacomblez, 1897.
- Héros et Pierrots*. — Paris, Fischbacher, 1898.
- Victor Hugo*. — Bruxelles, Weissenbruch, 1902.
- Alfred de Vigny*. — Bruxelles, Weissenbruch, 1902.
- Anthologie des Ecrivains belges*. — Bruxelles, Dechenne, 1908.
- La Guirlande des Dieux* (ouvrage couronné par l'Académie française). — Bruxelles, Lamertin, 1910.
- La Frise Empourprée*. — Bruxelles, Lamertin, 1912.



ALBERT GIRAUD

---

# LE LAURIER

---

TROISIÈME ÉDITION

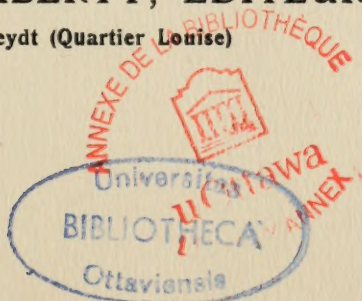
---



BRUXELLES

OSCAR LAMBERTY, ÉDITEUR

70, Rue Veydt (Quartier Louise)



PQ

2260

.G73 L28

1919

ex. 2

**LA TOUR D'IVOIRE**





## LA TOUR D'IVOIRE

Patrie aux seins rougis d'une pourpre vivante !  
Sous les canons braqués et les sabres brandis,  
Voici venir vers toi dans un ciel d'épouvante  
Les effroyables jours qu'à vingt ans j'ai prédits.

La foule t'empêcha d'entendre le poète  
Dont l'ode, présentant un régime nouveau,  
Dénonçait le néant de tes tribuns sans tête  
Qui faisaient de ta race un peuple sans cerveau.

Depuis, insoucieux des vaines attitudes,  
Trop libre pour servir et trop fier pour flatter,  
Il trouva le désert au cœur des multitudes  
Et dans la tour d'ivoire il se mit à chanter.

Par l'espace et le temps voyageant en pensée  
Vers les pays de gloire et les héros lointains,  
Le poète entreprit une vaste odyssée  
Des clochers de la Flandre aux rivages latins.

Secouant chez les morts un flambeau nostalgique  
Sur les terres de rêve où son âme aborda,  
Chaque nuit il moula dans un plâtre énergique  
Un fier masque d'amant, d'artiste ou de soldat.

Dans l'ombre dont la tour était enveloppée,  
Se souvenant encor qu'il fut l'avertisseur,  
Parfois il adressait à l'inutile épée  
Le salut sans écho de la lyre, sa sœur.

---

Car pour toi, loin des jeux d'une époque funeste,  
Il conservait un cœur ardent et filial,  
Et, si ta race un jour faisait un noble geste  
Prêt à le prolonger dans le monde idéal.

Et c'est pourquoi, Patrie ! aujourd'hui que tu râles,  
Étreignant les tronçons de ton glaive brisé ;  
Que la Haine et la Mort sur leurs grands chevaux pâles  
Piétinent du sabot ton sein martyrisé ;

Ne t'étonnes donc pas si, rompant son extase,  
Il rentre dans le siècle à ton premier appel !  
Regarde à l'horizon : son asile s'embrase !  
La blanche tour d'ivoire est rouge sur le ciel !





**LES CRIS CAPTIFS**



**LES CRIS CAPTIFS**

Cris de haine et d'amour, cris farouches  
Jaillissant de l'horreur des charniers,  
Cris de haine et d'amour qu'en nos bouches  
Le baillon retenait prisonniers ;

Cris noyés dans la brume des fleuves,  
Cris captifs dont nos cœurs étaient pleins,  
Sanglots sourds des épouses, des veuves ;  
Des mères et des orphelins ;

Cris de foi renforcés par la balle  
Dans le corps du martyr au poteau ;  
Plaintes vagues du sang qui s'exhale  
Par les lèvres que fait le couteau ;

Cris de haine et d'amour, cris de rage  
Étranglés par le nœud du licol ;  
Cris mordus de l'honneur qu'on outrage  
Dans l'écume du rapt et du viol ;

Cris muets qu'une agonie atroce  
Laisse errer sur les lèvres des morts ;  
Cris fendus par le sabre ou la crosse  
Ravalés sous la honte du mors ;

Glas brûlés du beffroi dans les flammes,  
Du bourdon dans sa tour consumé ;  
Cris des chairs, cris des cœurs, cris des âmes,  
Vains appels vers un Dieu désarmé ;

---

Rumeurs folles des foules lassées  
Qu'enfièvrerait un espoir décevant ;  
Chants proscrits dont les ailes blessées  
Palpitaient sur nos fronts dans le vent ;

Je vous ai, travailleur solitaire  
Qui s'indigne et qui serre les dents,  
Condamné comme vous à se taire,  
Recueillis dans ces rythmes stridents !

C'est pour vous libérer que je forge  
Sur l'enclume du vers souverain,  
Cris qu'un peuple a gardé dans sa gorge,  
Le poème à la bouche d'airain !



**LE SERMENT**





## LE SERMENT

— Ouvre-moi, je suis la horde grise.

Ouvre-moi ! Je suis le peuple-roi.

Pour bondir dans la nuit sur la France surprise,

J'ai besoin de passer par chez toi.

— Non ! je ne t'ouvrirai point ma porte,

Je la garde, car je l'ai juré.

— Tu juras, me dis-tu ? Des mots ! Des mots ! Qu'importe !

Et malgré ton serment j'entrerai.

J'ai juré comme toi ; je l'oublie.  
Les serments sont toujours hasardeux.  
Ose te délier comme je me délie  
Et redevenons libres tous deux.

Sois facile : j'ai là dans mon coffre  
De l'or vierge qui n'a pas d'odeur.  
Si tu veux te montrer raisonnable, je t'offre  
Treize fois le prix de ton honneur.

Laisse pendre à son clou ton épée  
Et bénis mon extrême douceur,  
Ou sinon je fais croire à l'Europe trompée  
Que c'est toi qui fus mon agresseur.

— C'en est fait ! Que le sort s'accomplisse !  
Le serment à mes yeux est sacré !  
Je serai ta victime et non pas ta complice :  
Jusqu'au bout je te résisterai.

Frappe-moi maintenant ! montre, ô maître !  
Ce que vaut pour ton cœur un serment :  
La moitié d'un Tartufe et la moitié d'un reître  
Font ensemble un César Allemand.



**LA VEILLÉE**



## LA VEILLÉE

Par la fenêtre ouverte entre une nuit d'automne.  
La lune argente au loin les arbres endormis ;  
Tout est calme : au milieu de nos livres amis  
Nous causons à mi-voix. Soudain le canon tonne.

La bataille là-bas crispe ses poings ardents.  
Une ville au beau nom flambe dans la tuerie.  
La Mort s'abat et rit de sa bouche sans dents  
Sur le corps des soldats mourant pour la patrie.

Qu'ils étaient au départ frémissants et joyeux !  
La fierté de leur sang illuminait leurs yeux ;  
Leur joue avait l'éclat et la saveur des pommes...

Victoire à l'aile rouge ! où te poseras-tu ?...  
Le canon gronde encor. Notre entretien s'est tu...  
Nous songeons en silence à tous ces jeunes hommes.



NOEL



## NOEL

Hier, ils ont volé, pillé, détruit, brûlé ;  
Dinant fume là-bas sous un ciel d'épouvante ;  
Louvain flambe et n'est plus qu'une torche vivante ;  
Hier ils ont fusillé, massacré, violé.

Demain, dès les premiers sourires de l'aurore,  
Au nom du peuple chef et sans rougeur au front,  
Ces héros voleront, pilleront, brûleront,  
Tueront, massacreront, violeront encore.

Aujourd'hui, c'est Noël. Recueillis et pensifs,  
Ils chantent à plein cœur des cantiques naïfs  
Et devant l'Enfant-Dieu se courbent tout en armes.

Mais la Vierge pâlit en se détournant d'eux  
Et soudain, à l'aspect de ces bergers hideux,  
Des yeux du nouveau-né tombent deux lourdes larmes.

**LE CHEVAL**



## LE CHEVAL

En triomphe parmi la fanfare  
Apparaît l'empereur allemand,  
Quand soudain sa monture s'effare  
En poussant un long hennissement.

Il sourit et la maîtrisant vite  
Fait sentir l'éperon et le mors  
A la bête nerveuse qu'excite  
L'habitude de fouler des morts.

Il défile en saluant du sabre  
Les drapeaux qui se gonflent au vent,  
Quand soudain sa monture se cabre  
Et bat l'air de ses pieds de devant.

Il la dompte et redressant la tête,  
Du talon lui labourant les flancs,  
Passe avec un fracas de tempête  
Au milieu de ses cuirassiers blancs.

Mais toujours un invisible obstacle,  
Sur le sol de guirlandes semé,  
Arrêtant son cheval qui renâcle,  
Inquiète le maître acclamé.

Un pli dur a crispé son visage,  
Un feu sombre a brillé dans ses yeux :  
Ce faux pas n'est-il pas un présage  
Qui lui gâte ce jour radieux ?



Le bourdon sonne à toute volée,  
Quand le pâle César interdit  
Croit ouïr dans son âme troublée  
Une bouche sans lèvres qui dit :

« Calme-toi ! N'es-tu pas l'invincible ?

» Et si ton cheval s'effraie encor,

» Montre à tous le sourire impassible

» Qu'on admire sur tes pièces d'or !

» Reprends ton attitude de fête :

» Nul n'a vu le conflit singulier

» Qui s'élève entre la noble bête

» Et son resplendissant cavalier.

» Car pas un des témoins du spectacle

» N'a comme elle, ô César allemand !

» Reconnu dans l'invisible obstacle

» Le cadavre de ton vieux serment. »



**DÉTENTE**



## DÉTENTE

Pendant ces sombres jours où sur la jeune Lyre  
    Pesait le talon allemand,  
Notre face crispée et tragique un moment  
    Se détendit dans un sourire.

Ce fut quand sur les murs de la morne cité  
    De raides soudards, après boire,  
Collaient tous les matins avec solennité  
    D'après bulletins de victoire.

Ils fondaient sur Paris ; ils fondaient sur Calais !

Tout pliait devant leur vaillance :

Ils battaient le Français, ils écrasaient l'Anglais,

Mais quand on les battait — silence !

Ou bien ils inventaient, pour céler leur échec,

Quelque bourde démesurée

Où le bon Munchausen collaborait avec

Un Von Tartufe de la Sprée.

Quand de la Marne à l'Aisne ils avaient reculé,

Montrant les talons, hors d'haleine,

La Marne, expliquaient-ils au Teuton consolé,

C'est un pseudonyme de l'Aisne.

C'est ainsi qu'on les vit, lentement, sûrement,

Marcher pendant un an sur Ypre,

Cité mystérieuse au fond d'un bois dormant

Quelque part dans l'île de Chypre.

Puis encor, fatigués de chanter leurs succès,  
Ils nous apprenaient, dès matines,  
Que les pauvres Anglais, dénués de lacets,  
Perdaient en route leurs bottines.

Et le style charmant de leurs beaux bulletins,  
Pareils à leurs Pinacothèques,  
Mariait sans effort à l'art des jeux latins  
Le secret des voluptés grecques.

Leurs propos avenants avec des tours gaulois,  
Imités d'Anatole France,  
Révélaient avec grâce aux gamins bruxellois  
Le parler de l'Ile de France.

Jargon de Dusseldorf, patois des bords du Rhin,  
Sabir de Hambourg ou de Brême !  
Ils écrivaient le phoque ou bien le veau-marin :  
Leur prose valait un poème.

Et je pleure en voyant un fontainier lourdaud  
De sa lance hostile au génie  
Pour nettoyer nos murs arroser à grande eau  
Leur français de Poméranie.



**AU PAPE**



## AU PAPE

Et quelqu'un dit au Pape : « O souverain pontife!

- » Vos plus chères brebis expirent sous la griffe
- » Sans honneur et sans foi du César protestant.
- » Du haut du Vatican, sous vos habits de prêtre
- » Et la tiare au front, au nom du divin Maître,
- » Dressez-vous pour flétrir un parjure éclatant! »

Mais le visible chef de l'Église romaine,  
Protecteur naturel de la misère humaine,  
Sans élever la voix répond avec douceur :

- « Je n'ai pas à juger la loyauté teutonne,
- » Pour des actes commis, si ma mémoire est bonne,
- » Sous le règne pieux de mon prédécesseur ! »

Honneur à vous, Benoît ! successeur de Saint-Pierre !  
Cette parole est belle, évangélique et fière ;  
Elle est d'un noble cœur, ardent et délicat.  
Elle vibre : ne craignez point qu'elle s'envole !  
Inscrite en lettres d'or sur une banderole  
Elle illustre à jamais votre pontificat.

Et dans votre palais, où tant de gloire éclate,  
Devant vous en riant surgit Ponce-Pilate :  
Il tient sa vieille aiguière et vous la tend par jeu  
Grâce à vous elle mêle en son métal funèbre,  
Par deux fois employée et doublement célèbre,  
Le sang de votre peuple au sang de votre Dieu !

**CHANSON DE SOLDATS**



## CHANSON DE SOLDATS

Guillaume avait cru qu'en voyant sa hure  
Surgir dans la nuit nous aurions tous fui,  
Et que nous irions au prix d'un parjure  
Nous déshonorer par amour pour lui.

Il pleut des Flamands ! Battez la peau d'âne !  
Il pleut des Wallons ! Battez les tambours !

Notre Roi lui dit : « L'Orgueil vous égare  
Et vous vous trompez, soudard malappris,  
Si vous me prenez pour un chef de gare :  
Je ne chauffe pas le train pour Paris ! »

Il pleut des Flamands ! Battez la peau d'âne !  
Il pleut des Wallons ! Battez les tambours !

Pour mieux faire entendre aux Boches bégueules  
Le sens du discours royal, brusquement  
Les canons liégeois de leurs larges gueules  
Le leur ont traduit en bas allemand.

Il pleut des Flamands ! Battez la peau d'âne !  
Il pleut des Wallons ! Battez les tambours !

Pendant quinze jours, à dix contre mille,  
Nos soldats ont mis le Boche en échec  
Et sur le corset de la bonne ville  
L'aigle impériale a faussé son bec.

Il pleut des Flamands ! Battez la peau d'âne !  
Il pleut des Wallons ! Battez les tambours !



Puis nous les avons tenus en haleine  
Sous les murs d'Anvers, pendant que là-bas,  
Devant Joffre et French, de la Marne à l'Aisne,  
Ces messieurs fuyaient en montrant leurs bas.

Il pleut des Flamands ! Battez la peau d'âne !  
Il pleut des Wallons ! Battez les tambours !

Et lorsque tomba notre place forte,  
Ce fameux nigaud de von Beseler  
Put lire ces mots écrits sur la porte :  
Nous sommes partis, hier soir, pour l'Yser !

Il pleut des Flamands ! Battez la peau d'âne !  
Il pleut des Wallons ! Battez les tambours !

Le Boche accourut plein d'outrecuidance,  
Lançant contre nous ses soudards velus :  
On leur fit danser une telle danse  
Que ces beaux danseurs restèrent perclus.

Il pleut des Flamands ! Battez la peau d'âne !  
Il pleut des Wallons ! Battez les tambours !

Tant que nous aurons un arpent de Flandre,  
Tu seras capot, ô César fourbu !  
Il te faut l'Yser? Tâche de le prendre :  
Tu le franchiras quand tu l'auras bu !

Il pleut des Flamands ! Battez la peau d'âne !  
Il pleut des Wallons ! Battez les tambours !

Mais nous rentrerons vainqueurs à Bruxelles  
Et vous frémirez, au son des clairons,  
Drapeaux de Haelen, d'Ypres, de Bonnelles,  
Dans le vent joyeux, sur nos jeunes fronts.

Il pleut des Flamands ! Battez la peau d'âne !  
Il pleut des Wallons ! Battez les tambours !

Puis nous rentrerons dans nos plaines vertes  
Et, menant aux champs nos bœufs blancs et roux,  
S'il faut repeupler nos maisons désertes,  
Nous avons de quoi, nos femmes et nous !

Il pleut des Flamands ! Battez la peau d'âne !  
Il pleut des Wallons ! Battez les tambours. !

**DEUIL ROUGE**



## DEUIL ROUGE

Toi qui traînes partout ton spleen héréditaire,  
Fantôme impérial par les ans accablé !  
Ton orgueil n'a pas craint d'ensanglanter la terre :  
En signant ton décret ta main n'a pas tremblé !

Demain tu t'en iras dans la crypte célèbre  
Où tes aïeux du fond de leur éternité,  
Redressés tout à coup sur leur couche funèbre,  
Loueront ta grandeur d'âme et ta sérénité.

Les prêtres sur ta bière accompliront les rites  
Devant le peuple en deuil venu pour t'escorter ;  
Mais, s'il te décernait le deuil que tu mérites,  
C'est en rouge, ô vieillard ! qu'il devrait le porter.

Gloire à toi, moribond éternel, spectre blême !  
Pour qui vivre n'est plus qu'un geste machinal,  
Mais dont le sombre esprit, jusqu'au moment suprême,  
A gardé cependant des forces pour le mal ;

Qui sans trouble importun et sans émoi vulgaire,  
Cœur insensible et morne, inconnu du remords,  
Eus le courage affreux de déchaîner la guerre,  
Et, si près de la mort, de faire encor des morts !

**LES DEUX ALLEMAGNES**





**LES DEUX ALLEMAGNES**

Allemagne aux yeux bleus, aux claires tresses blondes,  
Fille d'un ciel humide et de brume couvert,  
Dans le désert ramu de tes forêts profondes  
Assise au bord de l'eau sous ton grand manteau vert !

Ton rêve, qui toujours finit et recommence  
Comme un cortège errant de lents nuages gris,  
Baignant le monde entier de son brouillard immense,  
Depuis plus de mille ans pénètre les esprits.

Ce rêve est né dans le silence où tu recueilles  
Tous les soupirs de l'air pour t'en faire une voix,  
Du long bruissement des millions de feuilles  
Que le souffle du Nord agite au fond des bois.

Elles t'ont chuchoté dans la nuit, une à une,  
Leurs histoires de nains, de sorciers et d'oiseaux,  
Et la mort du pêcheur, captif du clair de lune,  
Que poursuit l'ondine à travers les roseaux.

Elles ont animé tes rochers et tes landes  
D'un peuple de héros au cœur bardé d'airain  
Et songé pour tes soirs le groupe des Légendes  
Qui trempe ses bras blancs dans l'eau vive du Rhin.

Leur long bruissement dont ta veille est bercée,  
Sous la fuite du temps sans cesse révolu,  
A suggéré dans l'ombre en devenant pensée  
Des images du monde aux chercheurs d'absolu.

---

Weber de leur murmure a tiré ses féeries,  
Goethe, le sombre drame où Faust est disputé,  
Et Bach, sa cathédrale aux rosaces fleuries,  
Et Schiller frémissant, l'Ode à la liberté.

Allemagne aux yeux bleus, aux claires tresses blondes,  
Ton long bruissement de feuillage lointain  
Retentissait encore en nos âmes profondes  
Lorsqu'elles se tournaient vers l'horizon latin.

Et si depuis nos cœurs, altérés de lumière,  
Servent un autre Dieu que ton Wotan barbu,  
Ils ont trop le respect de leur ferveur première  
Pour lapider la source où leur jeunesse a bu.

Mais, ô Vierge des bois, des lacs et des montagnes !  
Si tu gardes pour nous un reflet de beauté,  
Nous savons à présent qu'il est deux Allemagnes :  
L'une est un rêve et l'autre une réalité.

Nous savons que cette autre Allemagne bâlée  
Par Guillaume premier et par Guillaume deux,  
La Prusse au front fuyant, cuirassée et bottée,  
La porte autour du cou comme un goître hideux.

C'est la Jeune Allemagne, hypocrite et brutale,  
Rusée envers les grands, dure envers les petits,  
Et dont la cruauté devient sentimentale  
Lorsqu'elle a dans le sang noyé ses appétits.

Elle a jeté l'opprobre à ses plus hautes têtes,  
Ignoré ses penseurs, méconnu ses héros,  
Et cynique elle fait de ses derniers poètes  
Des lécheurs de galons pour ses rois caporaux.

Elle a désavoué tout ce qui fut son œuvre  
Et dardant ses yeux ronds, phosphoreux et pourris,  
Elle avance vers nous comme une immense pieuvre  
En dressant sur le ciel ses tentacules gris.

---

Elle cherche en tous lieux, conquérante retorse,  
Sœur du morne Fafner vautré sur son trésor,  
Pour en faire suer la puissance et la force,  
L'or qui perdit les dieux insatiables, l'or !

Tout l'or : celui qui gît sous terre au fond des mines,  
Tout l'or : l'or paresseux qui dans les coffres dort,  
L'or actif des chantiers, des docks et des usines,  
Quel que soit son visage ou son masque, tout l'or !

C'est la bête innombrable aux succions voraces,  
Ceinturant l'univers de ses baisers béants,  
Qui n'est, pompant la fleur et la sève des races,  
Qu'une bouche de honte entre des bras géants !

Sur Londres, sur Paris, sur Florence, sur Rome,  
Sur les pays de gloire et leurs riches cités,  
Sur l'antique héritage accumulé par l'homme,  
Elle avance en dardant ses suçoirs dilatés.

Europe des vieux jours ! sauve ton tabernacle !  
Le poulpe va t'étreindre : un de vous deux mourra !  
Europe des vieux jours ! tu nous dois un miracle !  
Suscite le vengeur qui nous délivrera !

Qu'il soit ton bras armé, Conscience du monde !  
Et plonge, en dissipant cet affreux cauchemar,  
Comme un nouveau Saint-George à la crinière blonde,  
Sa lance de soleil dans les flancs du calmar.

**IL ÉTAIT UNE FOIS**





**IL ÉTAIT UNE FOIS**

Les lieux au nom sonore et magique, les lieux  
Qui furent autrefois les témoins d'un grand drame,  
Ne cesseront jamais d'exercer sur notre âme  
Un ineffable attrait, grave et religieux.

Ils revivent dans un présent qui se prolonge  
Le spectacle dont leur silence fut troublé,  
Comme un dormeur fiévreux sur l'oreiller du songe  
Revoit ce qu'il voyait en étant éveillé !

Leur tragique aventure, éblouissante et brève,  
Les illumine encor de lointaines clartés :  
Ils rêvent, ajoutant chaque jour à leur rêve,  
Le rêve du passant qui les a visités.

Ces rêves échangés entre l'homme et les choses  
Sont si contagieux que les peuples nouveaux,  
Malgré le cours sans fin de leurs métamorphoses,  
Continueront toujours d'en draper leurs cerveaux.

Vieil Yser dont les flots noyèrent tant de plaintes !  
Qui vis passer les rois sur leurs beaux destriers,  
Ton image héroïque emplira les complaintes  
Des chanteurs de kermesse et des ménétriers.

Devant l'âtre empourpré des chaumières flamandes,  
Le soir, quand l'aquilon tourmente les roseaux,  
Viendront s'asseoir en rond de naïves Légendes  
Qui vanteront ta gloire en tournant leurs fuseaux.

---

Alors sous le ciel gris et la lune voilée,  
Si, pensant aux combats qu'on leur a racontés,  
Tes bergers, revenant songeurs de la veillée,  
Frôlent en se signant tes saules étêtés,

Ils croiront voir au loin tes berges ranimées  
Se peupler tout à coup d'êtres mystérieux,  
Et, drapeaux déployés, deux fantômes d'armées  
Dans le pâle brouillard se défier des yeux.

Ils verront se heurter de livides phalanges,  
Et marcher à la mort, muets, les sabres nus,  
Des spectres affublés d'uniformes étranges  
Et des larves portant des casques inconnus.

Ni froissements de fer, ni cliquetis de lance ;  
Tambours retentissants et clairons pleins de bruit  
Semblent battre du vide et sonner du silence ;  
L'obus, sans éclater, ensanglante la nuit.

Et puis lorsque le vent chassera le mirage,  
Que la paix de nouveau règnera sur tes bords,  
Tes bergers croiront voir, crispant ses poings de rage,  
Regarder par les yeux de millions de morts,

Assis au gouvernail où son destin le rive,  
Trahi par sa superbe et pleurant son erreur,  
Sans aborder jamais errer de rive en rive  
Sur une barque d'ombre une ombre d'empereur.

**LE ZEPPELIN SUR PARIS**



**LE ZEPPELIN SUR PARIS**

Un son de trompe au fond du soir. La foule fuit.  
Le boulevard s'éteint. Dans une ombre soudaine  
Notre-Dame et ses tours et le Louvre et la Seine  
Disparaissent. Tout est muet. Plus rien ne luit.

Dans le brouillard, là-haut, vaste comme son bruit  
Et sans ailes, le ventre blanc, visible à peine,  
Le monstrueux oiseau de vengeance et de haine !  
Les œufs d'acier qu'il pond éclatent dans la nuit.

Il passe. Des maisons s'écroulent. Dans les flammes  
Achèvent de mourir des enfants et des femmes.  
Puis dans le ciel du Nord il plonge brusquement.

Et c'est ainsi, berceau des soldats sans reproche !  
O terre de Roland, de Bayard et de Hoche !  
Que se révèle à toi l'idéal allemand !



**RÊVE COLONIAL**



## RÊVE COLONIAL

- « L'avenir de ma race est sur la vaste mer !  
» Pour avoir des marchés, des comptoirs et des hâvres,  
» Je ferai de l'Europe un désert de cadavres :  
» Je la subjuguerais par la flamme et le fer ! »

Ainsi parla le chef en proie à son génie ;  
Et le peuple teuton à sa voix ameuté  
Sur le monde latin en hurlant s'est jeté :  
L'univers tout entier sera sa colonie.

Le rêve monstrueux dont tu t'étais bercé  
Est en passe, ô César ! d'être réalisé :  
Tu vas déposséder la France et l'Angleterre.

Regarde autour de toi : pour prix de tes efforts,  
La fleur de tes soldats gît à six pieds sous terre :  
Colonise à présent le royaume des morts.

**LA CLOCHE DE FLANDRE**



## LA CLOCHE DE FLANDRE

Je suis Roelandt, la cloche au gosier éclatant !  
Au sommet du beffroi d'en bas l'on me voit pendre ;  
J'ai sonné dans le ciel les gestes de la Flandre  
Et porte pour les cœurs dignes de me comprendre,  
L'histoire et la légende autour de mon battant !

Lorsqu'on me baptisa, je jurai vigilance :  
Je scrute l'horizon dans l'ombre et le silence,  
Toutes les nuits, du haut de mon faite sacré  
Et si quelque danger nous menace, je lance  
Sur mon peuple qui dort mon cri désespéré.

C'est ma voix qu'on entend par dessus les tempêtes,  
Lorsque la dune et l'eau se livrent des combats,  
Que la houle marine aux millions de têtes  
Des digues qu'elle rompt escalade les crêtes,  
Pour ravir à mes fils leur sol humide et bas.

C'est ma voix qu'on entend par les nuits d'épouvante,  
Quand l'incendie, au loin dispersant ses reflets,  
Activé par les vents qui gonflent leurs soufflets,  
Drapant nos monuments de sa pourpre mouvante,  
Penche sa face rouge aux balcons des palais.

C'est ma voix qu'on entend lorsque mon peuple cogne  
Contre le front du prince un front encor plus dur,  
Et du pavé sanglant, comme un champ de blé mûr,  
Aux yeux de l'empereur ou du duc de Bourgogne,  
Fait jaillir des arpents de piques vers l'azur.



---

C'est ma voix qu'on entend lui crier dans la nue :  
« Debout ! gens de la ferme et seigneurs du château !  
» Sus au loup étranger ! Sus à son louveteau !  
» A la rescousse ! Et pour fêter leur bienvenue,  
» Plongez-leur dans le cœur le bonjour du couteau ! »

C'est pendant mes clameurs que la Flandre a fait souche,  
D'un peuple taciturne, ombrageux et têtue :  
Nul mors ne prit jamais la forme de sa bouche ;  
Il montre, possédé par son rêve farouche,  
Dans l'amour et la haine une égale vertu.

La pierre du frondeur convient à sa main rude :  
Qu'il vête le sarrau, le froc ou le pourpoint,  
De vivre en homme libre il a pris l'habitude.  
Son génie est rebelle à toute servitude :  
Sous la hache et la hart il ne faiblira point !

Quand je l'excite, il est pareil en sa colère  
A l'épique lion de son mâle blason :  
Il rugit comme lui de maîtresse façon  
Lorsqu'il entend tinter sa cloche tutélaire :  
Son crâne et mon métal rendent le même son.

Mon âme tout entière a passé dans son âme :  
Elle y vibre à la rompre et l'emplit jusqu'au bord.  
Si pendant un moment vous êtes le plus fort,  
Vous pouvez, ô César ! arborer votre flamme  
Sur la tour solitaire où je hurle à la mort !

Vous pouvez, pour complaire aux traîneurs de rapière,  
Abattre mon beffroi dans sa chape de pierre,  
Et, comme on arracha la langue à saint Liévin,  
Arracher mon battant à ma cloche en prière !  
Votre fureur m'aura martyrisée en vain !

Que mon clocher s'écroule et que je sois fondue !  
Ma voix dans l'avenir ne sera pas perdue !  
Si le peuple pour qui dans le ciel j'ai tinté,  
M'a, ne fut-ce qu'un jour, même en rêve, entendue,  
Il m'entendra sonner pendant l'éternité !



**LE COQ WALLON**



**LE COQ WALLON**

Roelandt a lancé son glas d'agonie :  
La Flandre a lâché le coutre et le soc.  
Dressée à ton tour, chante, ô Wallonie !  
Par la voix du coq !

Chante, ô coq wallon ! pour donner l'alerte  
A tes citadins, à tes paysans !  
Réveille à ton cri dans leur grotte verte  
Les échos mosans !

Pousse, ô coq wallon ! ta clameur stridente !  
Fais-nous des soldats à coups de clairon !  
Chante à plein gosier sur Liège l'ardente  
Et sur son Perron !

Chante sur Dinant et sa citadelle !  
Chante sur le fleuve et sur ses rochers  
Et puis sur Tournai, la ville pucelle  
Et ses cinq clochers !

Chante à plein gosier, chante à pleine gorge,  
Pour les gens de Mons et pour les gens d'Ath !  
Ameute en chantant monseigneur Saint-George  
Avec Goliath !

Chante, ô coq wallon ! chante sur l'usine,  
Sur la verrerie et le laminoir,  
Et chante sous terre au fond de la mine  
Dans le pays noir !



---

Chante, ô coq wallon ! l'âme de ta race,  
Son esprit léger, mobile et moqueur,  
Son rêve éloquent, sa langue salace  
Et son tendre cœur !

Montre, ô coq wallon ! comme on se délivre  
Quand on a vaincu la peur de souffrir,  
Et qu'un peuple aimant que la vie enivre  
Sait aussi mourir !

Chante dans les prés ! chante dans la vigne !  
Chante sur le roc où fut Chèvremont !  
Chante sur Herstal ! chante sur Bouvigne  
Et sur Franchimont !

Chante, ô coq wallon ! La nuit sera courte !  
Chante sur la Lesse et sur la Semois !  
Des bords de la Sambre aux rives de l'Ourthe  
Chante à pleine voix

Jusqu'au jour prochain où l'aurore en fête  
Viendra, répondant à ton clair appel,  
Comme un autre coq à la rouge crête  
Empourprer le ciel!

A MA VILLE NATALE



## A MA VILLE NATALE

Ville de notre cœur où jadis nous chantâmes  
L'ivresse des vingt ans et de la liberté !  
Ville du clair savoir où tant de jeunes âmes  
Mêlèrent en s'aimant leurs rêves de beauté !

Le Teuton t'a livrée à des soudards infâmes :  
Drapant de feu Saint-Pierre et l'Université,  
Il brise ta couronne et jette à lire aux flammes  
Les livres qui faisaient l'orgueil de la cité.

O mère aux seins brûlés et sanglants ! je t'honore !  
Sur les genoux divins l'avenir dort encore,  
Mais je lance vers lui mon appel indigné.

Si le peuple félon qui t'insulta l'emporte,  
S'il n'est pas foudroyé, c'est que la foudre est morte  
Et l'éclair prisonnier dans le ciel résigné.

**NOUVELLES MÉTHODES**





**NOUVELLES MÉTHODES**

Quand les conquérants de naguère,  
Entassant exploits sur exploits,  
Portaient chez leurs voisins la guerre,  
La guerre n'avait pas de lois.

Ils ne possédaient pas de code :  
A l'aveuglette ils s'amusaient ;  
Ils n'avaient aucune méthode ;  
Pour tout dire, ils improvisaient.

Quand ils détruisaient un village,  
Cet acte de vivacité  
Avait l'excuse aux yeux du sage  
De n'être pas prémédité.

Mais à présent on légifère !  
Des diplomates avisés  
Décrètent comment doit se faire  
La guerre entre civilisés.

Article premier : je t'affame.  
Je te ruine : article six.  
Tu défends ta fille ou ta femme ?  
Je te fusille : article dix !

Si le juge botté se trompe,  
La mort peut dans certains délais  
En appeler à son de trompe  
Au futur Congrès de la Paix !

Pacifisme militariste !  
A ta gloire il ne manque rien,  
Car au clair travail du juriste  
Le chimiste ajoute le sien.

En même temps qu'il étudie  
Les auteurs grecs, le bachelier  
Reçoit des leçons d'incendie  
Que lui donne un artificier.

Ah ! quel savant de Teutonie  
Fit avec l'aide de son Dieu  
Cette trouvaille de génie :  
La rondelle à boutir le feu ?

Chaque soldat dans sa giberne  
En emporte un petit paquet.  
C'est très pratique et très moderne ;  
C'est propre, c'est gai, c'est coquet !

Elle est d'un maniement facile  
Et voici comment on s'en sert :  
L'une après l'autre on les enfile  
Sur une brochette de fer.

D'un joli geste désinvolte  
On les lance en les allumant  
Sur les pauvres toits en révolte  
Contre l'idéal allemand.

On voit les légères rondelles  
S'éparpiller en un éclair,  
Et comme un peuple d'hirondelles  
Décrire des cercles dans l'air.

Et soudain les flammes serviles,  
A l'appel des clairons stridents,  
Sur les noirs pignons de nos villes  
Hérissent leurs cheveux ardents.

**BARBEROUSSE**



**BARBEROUSSE**

Dans la montagne affreuse, où la bise l'assiège,  
Au fond de l'ancre noir fréquenté du vautour,  
L'empereur Barberousse est assis sur un siège  
De pierre dont a fait plus de dix fois le tour  
Sa barbe que l'hiver a couverte de neige.

Il rêve. A ses côtés sont le glaive brandi  
Et le globe porté jadis par Charlemagne.  
Il attend, attentif aux bruits de la montagne,  
Celui qui doit venir, ainsi qu'il fut prédit,  
Le réveiller au nom des peuples d'Allemagne.

Que de fois il a cru, soulevant son front lourd,  
Ouir un pas pressé dans la forêt lointaine  
Et dans l'horreur nocturne, au fond de l'ancre sourd,  
Que de fois il a pris pour une voix humaine  
La plainte dans le vent d'une source qui sourd !

Que de fois, redressé sous sa mâle cuirasse,  
Écoutant l'ouragan les chênes fracasser,  
Que de fois il a cru sur le poil de sa face  
Sentir avec l'éclair et la foudre passer  
L'appel mystérieux des hommes de sa race !

Depuis qu'il rêve ainsi dans cet ancre glacé,  
Sombre et confondu presque avec le paysage,  
Ses fils ont poursuivi son œuvre commencé  
Et sans cesse le monde a changé de visage.  
L'empereur n'attend plus le message annoncé.



---

Il se résigne ; rien du siècle ne le touche,  
Quand soudain, dans la nuit et la lune, au dehors,  
Sur le seuil violé de son antre farouche  
Voici que le rêveur voit une ombre sans corps  
Et qu'il s'entend nommer par une voix sans bouche :

« — Père ! réveille-toi ! Ton peuple est en danger !  
» L'Europe contre lui se ligue toute entière !  
» Père ! viens nous aider à mater l'étranger,  
» Ou bien nous règnerons sur un grand cimetière  
» Où tes fils n'auront plus que des os à ronger ! »

Barberousse, à ces mots, d'un seul coup de rapière  
Tranche sa barbe immense aux poils fauves et blancs  
Qui fait dix le tour de son fauteuil de pierre,  
Et tout à coup debout, les yeux étincelants,  
Avec un large cri bondit vers la lumière.

« — Me voici ! Selle-moi mon plus beau destrier !  
» Me voici ! Mais avant de quitter ma montagne,  
» De ces peuples ligués contre mon héritier  
» Dis-moi, ô messager du César d'Allemagne !  
» Quel est celui qu'il faut écraser le premier ? »

« — C'est un peuple oublié, sans faste, sans histoire,  
» Dont nos chefs hier encor parlaient avec mépris,  
» Un peuple de cœurs bas et de petits esprits,  
» Un peuple de marchands qui n'a pour territoire  
» Qu'un chemin traversier large ouvert sur Paris. »

« — Alors ? fait l'empereur. » « — Ce peuple de pygmées,  
» Dont l'échine semblait appeler le bâton,  
» A l'abri de ses murs qu'on disait de carton  
» Quinze jours a subi le choc de nos armées :  
» Ses forts ont brisé l'aile à notre Aigle teuton !

---

» Alors, pour les punir de leurs exploits infâmes,  
» Pour courber sous le bât ces marchands révoltés,  
» Nous avons fusillé leurs enfants et leurs femmes  
» Et nous avons coiffé le front de leurs cités  
» D'un mouvant chaperon de fumée et de flammes ! »

« — Alors? dit l'empereur immobile. Est-ce tout? »

« — Pour réduire à merci cette race hardie,  
» Que n'avons-nous pas fait? Nous avons osé tout,  
» Mais malgré le massacre et malgré l'incendie,  
» Sur des monceaux de morts elle est encore debout !

» Elle résiste encor sur la berge pourrie  
» D'un vieux canal flamand qui conduit vers la mer.  
» César avait juré d'enjamber son lit vert,  
» Mais en vain ! Notre sang a rougi la prairie :  
» Nous n'avons point passé l'infranchissable Yser !

» Alors, puisque le fer est sans vertu contre elle,  
» Afin d'exterminer cette engeance rebelle,  
» Nous avons à prix d'or d'un illustre savant  
» Obtenu le secret d'une peste nouvelle  
» Qui vole devant nous éparsé dans le vent.

» Contre elle tout effort héroïque se brise  
» Et nous pouvons laisser refroidir nos canons.  
» Pourvu que nous ayons pour complice la brise,  
» Nous arrêtons au vol la Fortune surprise :  
» Sans voir les ennemis nous les empoisonnons.

» Père ! viens avec nous pour jouir de la fête !  
» Viens avec nous ! Voici ton cheval écumant !  
» Pousse de roc en roc ton cri de ralliement !  
» Le grand jour s'est levé ! la victoire s'apprête !  
» Viens ! Célèbre avec nous le miracle allemand ! »

- 
- « — Merci ! fait l'empereur : retourne seul en Flandre !  
» Va rejoindre César : je ne veux pas descendre  
» Car, dis-le de ma part à ton empoisonneur,  
» L'Empereur Barberousse est trop vieux pour apprendre  
» Ces récentes façons de concevoir l'honneur.
- » Détale ! Disparais ! Tu souillerais mon antre.  
» Plutôt que de t'aider, j'aimerais mieux périr  
» Comme l'Isariote en crevant par le ventre !  
» Sur mon siège tombal je vais me rendormir :  
» Toi ! Va-t-en retrouver ta honte ! moi, je rentre. »



**MON CŒUR SAIGNE**





## MON CŒUR SAIGNE

## I

Après que ses soldats eurent brûlé par ordre  
La ville au calme front de lauriers ombragé,  
Quand il la vit de loin dans les flammes se tordre,  
Crispant ses poings noircis vers le ciel outragé,

Quand il vit qu'ils l'avaient, observant leur consigne,  
Tournée et retournée avec art sur le gril,  
Prenant des airs béats de chevalier au Cygne  
Et feignant de pleurer : « Mon cœur saigne », dit-il.

Ces trois mots sont tombés ainsi qu'une rosée  
Sur la ville martyre et ses toits calcinés.  
Gloire à vous, ô César ! qui bravez la nausée  
Et qui saignez du cœur comme on saigne du nez !

Loyal comme Judas, juste comme Caïphe,  
Certes vous eussiez fait, peintre, musicien,  
Philosophe, poète, empereur et pontife,  
Un des beaux ornements du bestiaire ancien !

Quand pour mieux chanter Rome, il l'habillait de flammes,  
Souverain en démence et poète impuissant,  
Au milieu d'un bouquet de gitons et de femmes,  
Ivre de volupté, d'épouvante et de sang,

Néron couronné d'or, artiste en métaphores,  
Des jardins de Subure au mont Capitolin,  
Dans la pourpre du meurtre et le vin des amphores,  
Sur les corps des martyrs posait son pied félin,

---

Sans doute il se vantait, pendant une heure brève  
Ayant offert au monde un spectacle immortel,  
D'avoir réalisé le plus monstrueux rêve  
Que jamais un despote ait conçu sous le ciel,

Mais il ne savait pas en signant son poème  
D'un paraphe de feu qu'il était incomplet :  
Il avait oublié le délice suprême  
D'arroser de ses pleurs les martyrs qu'il brûlait !

## II

Renonce à ces grands mots de rimeur romantique !  
Abandonne les cris et les contorsions !  
Laisse donc les martyrs, Néron, la Rome antique !  
Le public sifflerait tes déclamations.

Plutôt que de lutter avec l'Apocalypse,  
Considère le cas dans sa simplicité :  
L'empereur allemand a commis une ellipse ;  
Son texte trop concis doit être complété.

Ses yeux calomniés n'ont point versé de larmes ;  
Il a parlé tout net et sans raffinements ;  
Aucun sang n'a jailli de son cœur sur ses armes !  
Le monde a mal compris ces trois mots allemands.

Sans doute ils sont fort beaux et dignes d'un grand règne,  
Mais, j'en suis bien fâché pour les gens indignés,  
Quand cet homme en teuton soupire : « Mon cœur saigne ! »  
Il veut dire en français : « Mon cœur vous a saignés ! »

**RÉPONSE**



## RÉPONSE

Le baron von Bissing, qui se connaît en hommes,  
Par un Huret germain étant interviewé,  
D'un ton supérieur déclare que nous sommes  
Un peuple très mal élevé.

Pour nous il était plein d'intentions honnêtes :  
Hélas ! comme l'enfer doit être dépavé !  
Mais nos cœurs sont restés aussi durs que nos têtes !  
Le Belge est si mal élevé.

Nous sommes bien ingrats envers ces pauvres Boches  
Qui boivent notre vin et, quand ils l'ont cuvé,  
Par dessus le marché viennent vider nos poches !

Le Belge est bien mal élevé.

Il veut bien sans gémir manger son pain de seigle.  
Par contre, il n'entend pas, étant peu cultivé,  
S'il est volé par lui bénir le vol de l'aigle !

Le Belge est si mal élevé.

La tribu des mouchards avec ses faces plates  
Nous répugne et peut-être il nous est arrivé  
De tâter du bâton leurs lâches omoplastes :

Le Belge est très mal élevé.

L'honneur nous est encor plus cher que nos provinces  
Et, malgré les Teutons, nous l'avons conservé.  
Nous n'aimons pas beaucoup qu'on insulte nos princes :

Le Belge est si mal élevé.



---

Nous n'aimons pas non plus qu'on passe par les flammes  
Ces Halles de Louvain où nous avons rêvé ;  
Nous trouvons excessif qu'on viole les femmes :  
Notre peuple est mal élevé.

Il est mal élevé : l'histoire le proclame !  
Il est mal élevé, baron, c'est entendu !  
Mais si je le compare au vôtre, sur mon âme !  
Le vôtre est très bien descendu !



**LA JUSTICE**



## LA JUSTICE

O figure voilée et sereine !  
Qui naquis de la douleur humaine,  
Matrice commune des dieux !  
O figure que l'Art dans son rêve  
Voit tenant la balance et le glaive,  
Avec un bandeau sur les yeux !

Quel que soit le nom dont il te nomme,  
Toi la fille divine de l'homme,  
Toi qui t'es sans cesse avec lui  
Lentement d'âge en âge épurée,  
Au point d'être la vierge sacrée  
Que le monde adore aujourd'hui!

O figure un moment aperçue  
Dans le vent que faisait la massue  
D'Hercule au masque de lion,  
Et qui fus pour l'athlète intrépide  
Le visage farouche et rapide  
Que prend la loi du Talion!

Qui déjà moins féroce et moins dure,  
Éclairant de ta clarté future  
L'ombre des jours évanouis,  
Fis entendre une voix inconnue  
Dans le chêne à la tête chenue,  
Sous lequel siégeait Saint-Louis!

---

O justice immortelle ! Justice !  
Créature à ton tour créatrice,  
Qui transformant ton créateur,  
Adoucis la coutume sévère  
En taillant dans le bois du Calvaire  
Le bâton du législateur !

Qui toujours plus flexible et plus droite,  
Sur le juge à la cervelle étroite  
Fais descendre dans un rayon  
La beauté de la loi non écrite  
Qu'Antigone au supplice conduite  
Révèle à son tyran Créon !

O justice qui juge le juge !  
Loi vivante ! suprême refuge !  
Revanche des cœurs ulcérés !  
O figure voilée et sereine !  
O justice par qui l'âme humaine  
Remplace ses dieux abjurés !

Immortelle qui n'as point d'athée!  
O justice qu'ils ont souffletée !  
Sous la foudre de quel arrêt  
Courberas-tu demain, pour l'exemple,  
Ces soudards qui profanant ton temple  
Te rendent comme on vomirait ?



**NUIT DE MAI**



## NUIT DE MAI

La belle nuit de Mai dont la langueur nous berce  
Pose sa fraîche main sur nos fronts soucieux ;  
L'haleine des muguetts et des lilas de Perse  
Parfumant le jardin nous rend presque joyeux.

Béni soit le printemps ceint de fleurs qui nous verse  
Le courage de vivre en ces jours odieux !  
Malgré l'affreuse guerre et la fortune adverse,  
Une flamme d'espoir a brillé dans nos yeux.

Des rêves confiants éclosent dans notre âme :  
Étonné de lui-même un doux rire de femme  
Sous les arbres légers monte vers le ciel clair.

Mais un soudain silence accueille ce doux rire ;  
Il fait froid ; le vent souffle et notre joie expire ;  
La Mort tourne là-bas autour d'un être cher.

**ROBERT COUROUBLE**



**ROBERT COUROUBLE**

O fils de mes amis, Robert ! ô mon ami !  
Toi que j'ai vu grandir et devenir un homme !  
Ton image rend douce, ô héros endormi !  
Sous ses voiles de deuil la strophe qui te nomme.

Les belles portes d'or de la vie à tes yeux  
S'ouvraient à deux battants comme pour une fête.  
Nos rêves d'avenir, confiants et joyeux,  
D'un cercle lumineux nimbaient ta brune tête.

Dans le groupe enjoué de nos fiers bacheliers  
Tu souriais à tous, prince de la jeunesse,  
Et je n'en sais pas un parmi tes devanciers  
Qui n'eût, pour être toi, cédé son droit d'aînesse.

Après les roses fleurs de ton vivace avril,  
Quels fruits ton mâle été promettait de nous tendre !  
D'être tendre ton cœur devenait plus viril  
Et d'être plus viril, il devenait plus tendre.

Dans l'ombre et le soleil du verger familial  
Tu croissais gracieux et fort comme un jeune arbre...  
Qu'il est amer pour nous, l'héroïque laurier  
Qui ceint ton front troué que la mort fait de marbre !

Comme elle se cabra vers le drapeau sanglant,  
Ton âme d'écolier soudain émancipée  
Et comme l'on te vit d'un juvénile élan,  
Pareil au héros grec, te jeter sur l'épée !



---

Toujours au premier rang parmi les combattants,  
Accueillant le danger comme une bonne aubaine,  
Tu fus bientôt le chef des soldats de vingt ans  
Transformés par ton geste en légion thébaine.

Ton nom mystérieux sur leurs lèvres volait,  
Se mêlant à l'appel des fanfares ailées,  
Et lorsque la mitraille autour de toi sifflait,  
Les balles à tes pieds tombaient ensorcelées.

Hélas ! un jour d'avril, pressé par l'ennemi,  
Tu préféras mourir plutôt que de te rendre.  
Et c'est pourquoi tu gîs, ô héros endormi !  
Dans le calme jardin d'une église de Flandre.

O défunt le plus cher parmi nos chers défunts !  
Tombé pour ton pays dans une affreuse guerre,  
A t'avoir deviné nous étions quelques-uns  
Et nous te devons mieux qu'un monument vulgaire.

Nous avons pour devoir, malgré le temps jaloux  
Et le fleuve d'oubli qui roule son eau noire,  
De prolonger aussi longtemps qu'il est en nous  
Ton image vaillante et ta claire mémoire.

Dans notre œuvre à venir t'érigeant un tombeau,  
Nous y ferons brûler une Ode coutumière  
Pour que ceux qui courent la course du flambeau  
Viennent te demander la flamme et la lumière.

C'est pourquoi dans la nuit, jeune homme aimé des dieux !  
Ma voix émue apprend à l'écho qui la double,  
Afin qu'il chante au bout d'un poème pieux,  
Ton nom, comme toi grave et doux, Robert Courouble !

**LES HÉROS**



**LES HÉROS**

Et vous tous, ses pareils, qui dans l'âpre rafale  
Fîtes votre devoir simplement, comme lui!  
Vous qui ne verrez pas se lever triomphale  
Sur nos murs pavoisés l'aurore d'aujourd'hui!

Jeunes gens pleins de jours qui de vos fraîches lèvres  
Chantiez l'hymne à la joie au seuil des temps nouveaux!  
Vous qui portiez parmi vos désirs et vos fièvres  
La cité de demain au fond de vos cerveaux!

Jeunes gens anxieux de repétrir le monde!  
Vous tous sur qui, vaincus par le siècle écoulé,  
Vos devanciers comptaient pour rendre plus féconde  
L'œuvre ingrate à laquelle ils avaient travaillé!

O cœurs mystérieux ! ô forces ignorées !  
O vous notre espérance ! ô vous notre regret !  
Dont un sabre a fendu les têtes inspirées,  
Une balle détruit le poème secret !

Vous que l'oubli menace et que la chaux dévore !  
Quel que soit le clocher d'où vous étiez venus,  
Que votre nom mortel soit obscur ou sonore,  
Visages familiers ou profils inconnus,

Nous devons épuiser, pour apaiser votre âme,  
Quand les glaives seront rentrés dans les fourreaux,  
Ce qui peut nous rester d'énergie et de flamme  
A répandre chez nous le culte des héros.

---

Nous planterons pour vous, loin des bruyantes fêtes  
Un laurier idéal qui ne périra pas  
Et, puisque par miracle on a vu les poètes  
Sur notre sol heureux naître avant les soldats,

Moi par qui vibre encor, malgré la dure vie,  
Cette lyre de l'Ode à qui tout est permis,  
Sûr de l'avoir toujours fidèlement servie,  
J'ordonne à mes rivaux, demeurés mes amis,

De semer à foison leurs rimes les plus belles  
Sur vos fronts que la mort glace de son baiser  
Et pour récompenser vos ombres fraternelles  
D'en choisir chacun une et de l'éterniser!





**L'ANNIVERSAIRE**



## L'ANNIVERSAIRE

Comme en ces longs jours noirs fut brève cette année!  
Déjà quand nous croyons, sous nos crêpes de deuil,  
N'être qu'au lendemain de la sombre journée  
Le jour anniversaire a blanchi notre seuil.

Dans ma chambre, tout seul, sous la lampe pensive,  
Les yeux sur un portrait qui tremble dans ma main,  
Je songe à vous de qui cette date ravive  
La blessure encor fraîche et les regrets sans fin.

Je ne me flatte pas d'alléger votre peine  
En prononçant les mots de patrie et d'honneur,  
Car pour les survivants la gloire semble vaine  
Lorsqu'elle est achetée au prix de leur bonheur.

Mais qu'à votre chevet cette strophe qui passe,  
En vous offrant dans l'ombre un douloureux présent,  
Sous son voile baissé vous redise à voix basse  
Qu'il reste parmi nous, invisible et présent.

**MÉNAGERIE**



**MÉNAGERIE**

C'est ici le palais des Fêtes  
Où s'ouvre le jardin des bêtes.  
Entrez, Mesdames et Messieurs,  
Puissez-vous jouir de vos yeux !

Point de danger, point de panique !  
Chaque animal, spectacle unique,  
A son décor, son élément :  
C'est le bestiaire allemand.

Quelle musique ! cela hogne,  
Siffle, souffle, stridule, grogne,  
Coasse, miaule, mugit,  
Trompette, barrit et rugit !

Ce volatile au vert plumage  
Qui va composant son ramage  
Du cri des autres en caquet,  
C'est l'esthète — ou le perroquet.

Et cet autre aux ailes funèbres  
Qui cherche l'horreur des ténèbres  
Et répand le froid du tombeau,  
C'est le pasteur — ou le corbeau.

Caché dans l'herbe, ce reptile  
Fixant sur sa proie immobile  
La trahison de son regard,  
C'est la vipère — ou le mouchard.



---

Sous sa rugueuse carapace,  
Ce saurien morne et rapace  
Qui pousse un affreux baillement,  
C'est le juge — ou le caïman.

Cette poche tentaculée,  
Pompant sa victime acculée  
Jusqu'à ce qu'il n'en reste rien,  
C'est le poulpe — ou l'agrarien.

Ce pillard chauve qui s'engraisse  
Des débris que l'aigle lui laisse,  
Et nourrit ainsi sa koultour,  
C'est le juncker — ou le vautour.

Portant la défroque du maître,  
Ce quadrumane qui s'empêtre  
Et marche dans son grand collier,  
C'est le singe — ou le chancelier.

Et ce fauve qui se démène  
Et flaire au loin la chair humaine  
Dans la solitude et l'horreur,  
C'est le tigre — ou bien l'empereur!

A UNE GAZETTE



## A UNE GAZETTE

C'était jusqu'à présent une feuille tapie  
A l'ombre d'un frais évêché,  
Qui, pourchassant l'athée et dénonçant l'impie,  
Guerroyait contre le péché.

Sans trêve ni merci traquant les incrédules  
Dont elle annonçait la cuisson,  
Elle épiait, la nuit, les conciliabules  
De Satan et du franc-maçon.

Elle était la terreur de La Plante et de Jambes,  
De la noblesse et du clergé ;  
Et si quelque roquet la mordait dans les jambes,  
Le chien devenait enragé.

Son zèle en imposait aux pires hérétiques  
Qu'elle méditait de braiser,  
Et même elle comptait des abonnés sceptiques  
Qui la lisaient pour s'amuser.

Mais hélas ! cette feuille à la plume trempée  
Comme la Tizona du Cid  
Fut un jour par son Dieu de démence frappée  
A la façon du roi David.

Ce fut quand les Teutons entrèrent dans sa ville  
Au son du fifre et du tambour :  
Un trouble s'éleva dans son âme servile  
Qui soudain s'embrasa d'amour.

---

Dilatant sa narine à l'odeur de la poudre,  
Elle prit un si vif élan  
Qu'elle alla s'aplatir — ce fut son coup de foudre —  
Sur la poitrine d'un hulan.

Saisie à son aspect d'un délire cynique,  
Elle lui baisa goulûment  
La lance, les galons, le sabre, la tunique,  
La botte et son poil d'Allemand.

Mais à quoi bon compter ce que dans son délire  
Baisa cette feuille à soldats,  
Quand il serait plus bref et plus décent de dire  
Ce qu'elle ne lui baisa pas.

Alors elle chanta la gloire de ses armes,  
Ses succès remportés sur nous ;  
Et quand il la crossait, elle fondait en larmes  
Et se traînait à ses genoux.

Lorsqu'il avait détruit quelque'église de Flandre,  
Cette feuille du régiment  
Alléguait que son mâle avait dû se défendre  
Et donnait tort au monument.

Elle orna de lauriers les fusilleurs de femmes,  
Chanta leur los à plein gosier,  
Et contemplant Louvain se tordre dans les flammes,  
Elle cracha dans le brasier.

On la vit... Mais assez! car le dégoût surmonte  
La rage qui bout dans mon cœur!  
Ma strophe a trop longtemps remué cette honte!  
Elle en est souillée et j'ai peur

Qu'en flétrissant ainsi sous tes yeux, ô justice!  
La chienne du communiqué,  
Le fer rouge ne garde, ayant fait son office,  
Le fumet du monstre marqué.



**INTERMEZZO**



## INTERMEZZO

O Musique ! Une fois encore  
Avant le jour de leur départ  
Ouvre-moi le pays sonore,  
Le pays songé par Mozart !

O terre chrétienne et païenne !  
Ciel fait de deux ciels mélangés !  
Douce Allemagne italienne !  
Bois de tilleuls et d'orangers !

Point d'hiver à barbe de glace  
Ni d'automne aux yeux attristants ;  
L'été sans orages enlace  
Et garde en ses bras le printemps.

Là, sous des ramures paisibles,  
De beaux corps sveltes et charmants,  
Pareils à des âmes visibles,  
Vivent dans les enchantements.

Le chant, libéré du poème,  
Est plus clair pour ses familiers :  
Il a sa parole en lui-même,  
Non dans les vers des paroliers.

Ce sont des cœurs ou des fontaines  
Qui soupirent dans les jardins :  
Toutes les choses sont humaines  
Et tous les êtres sont divins.

Quelle est cette chanson ailée ?  
Est-ce un oiseau dans le ciel bleu ?  
Est-ce le vent dans la feuillée  
Ou le jeune rire d'un Dieu ?

Apparaissez, don Juan, Elvire,  
Zerline, Anna, Leporello !  
Ce soir dans l'île heureuse on tire  
Un feu d'artifice sur l'eau.

Tous les acteurs, le fol, le sage,  
La duègne, le roi, le menin,  
Quel que soit leur sexe ou leur âge,  
Ont les seize ans de Chérubin,

Et tous, la dame et la suivante,  
Le séducteur et son bouffon,  
La même voix, douce et fervente,  
Le même accent, tendre et profond.

Nul effort énervant n'altère  
Leur grave et joyeuse beauté ;  
Ils se chantent et leur mystère  
Provient de leur sérénité.

Point d'image amère qui passe  
Sur leur azur intérieur :  
Ce sont des fils d'une autre race  
Et d'un monde supérieur!...

O musique ! jusqu'à l'aurore,  
Pour calmer mon cœur soulevé,  
Montre-moi ce pays sonore,  
Montre-moi ce pays rêvé !

Montre-moi l'île fortunée,  
Où le ciel jadis un instant  
Chanta pour la terre étonnée,  
Entre les lèvres d'un enfant.

**MARCHE A L'YSER**





**MARCHE A L'YSER**

Le tambour sous la baguette grêle,  
Mesurant le pas lourd des soldats,  
Fait penser au fracas de la grêle  
Sur les vitres de nos vérandahs.

Résonnez et battez, caisses frêles !  
Et vous, fifres au timbre fêlé !  
Imitez le cri des sauterelles  
Qui s'abattent sur un champ de blé !

O musique sans âme et sans vie  
Qui déprimes le cœur contracté,  
Tu conviens à la foule asservie,  
Tu fais croire à la fatalité.

Dans ton rythme sinistre et baroque  
Quelquefois passe un rire balourd :  
On dirait que le fifre se moque  
De la naïveté du tambour.

Sans entendre ce qu'ils disent d'elles,  
Voici, vers un laurier hasardeux,  
S'avancer sous le casque ombré d'ailes  
Les cohortes de Guillaume deux.

Défilez ! laboureurs de Thuringe !  
Portefaix de Brême et de Hambourg !  
Défilez ! bacheliers de Tubinge !  
Défilez ! junckers du Brandebourg !

Voici les pionniers du génie,  
Les marins au col nu, les hulans,  
Les gendarmes de Poméranie  
Et les fabuleux cuirassiers blancs.

Défilez en tenant haut les sabres  
Et par ordre chantez tous en cœur,  
Sans entendre les choses macabres  
Que raconte le fifre moqueur !

Chantez fort ! L'empereur vous regarde !  
Officiers et soldats ! chantez fort !  
Chantez fort ! les dragons de la garde !  
Chantez fort ! les hussards de la mort !

Chantez fort ! sans penser à comprendre  
Les sublimes desseins du Kaiser,  
Car demain vous irez voir en Flandre  
Le soleil se coucher sur l'Yser !

Bonne hôtesse, la Mort, sur ces rives,  
Où vos frères sont ensevelis,  
Vous sourit en montrant ses gencives :  
Elle vous a gardé de bons lits.

Près du bord, elle est là qui vous guette :  
L'âpre fifre en la voyant s'est tu ;  
Le tambour a changé de baguette ;  
Nul de vous ne s'en est aperçu.

Chantez fort ! ô cohortes célèbres !  
Pour couvrir le bruit des ossements :  
Le tambour bat des marches funèbres  
Avec des tibias d'Allemands !

**RICHARD WAGNER**



## RICHARD WAGNER

Petits Teutons ! laissez tranquille ce génie !  
Ne vous réclamez pas du chêne souverain  
Qui sur le monde entier, par dessus le vieux Rhin,  
Étend, pleine d'oiseaux, sa ramure infinie !

De qui descendez-vous ? De Siegmund ? De Siegfried ?  
Du fier sauveur d'Elsa ? Du blond chevalier d'Eve ?  
Ne troublez pas la solitude de Wahnfried  
Et laissez l'enchanteur continuer son rêve !

S'il vous faut des aïeux dans l'œuvre de Wagner,  
Prenez Hagen, prenez Alberich, prenez Mime  
Ou la brute Fasolt ou le dragon Fafner !

Ou, si vous préférez un chanteur magnanime,  
Celui qui vous convient comme auteur légitime,  
C'est Beckmesser, Sixtus, greffier de Nuremberg.



**CHANSON DE SOLDAT**



## CHANSON DE SOLDAT

Nous n'irons plus au bois courir sous les grands chênes !  
Nous n'irons plus au bois : les beaux jours sont passés.  
Nous n'irons plus au bois dans l'écorce des chênes  
Graver, après l'amour, nos noms entrelacés.  
Nous n'irons plus au bois : les beaux jours sont passés.

Nous n'irons plus au bois : le clairon nous appelle  
A l'entour du drapeau les conscrits sont groupés.  
Nous n'irons plus au bois : les lauriers sont coupés.  
Séparons-nous ici : jusqu'au revoir la belle !  
Nous n'irons plus au bois : les lauriers sont coupés.

Les lauriers sont coupés : ils orneront nos tempes !  
Le canon retentit ; on se cogne là-bas.  
C'est comme une kermesse où l'on tire des camps.  
Les lauriers sont coupés : ils orneront nos tempes !  
Sans avoir de la barbe on est de bons soldats.

Une fille nous suit qui cache son visage.  
Elle ne parle pas ; elle a de grands yeux creux.  
Une fille nous suit qui cache son visage.  
Notre troupe en chantant la salue au passage.  
C'est la Gloire ou la Mort et peut-être les deux !

Cette fille inconnue est notre vivandière !  
Elle a de bon genièvre et va nous en verser !  
Cette fille inconnue est notre vivandière !  
S'il en est parmi nous qui mordent la poussière,  
La belle que voilà ira les ramasser !

**VERTIGE**



## VERTIGE

Notre terre, parmi les lointains astres pâles  
Dont le vague visage humanise les cieux,  
En laissant derrière elle un sillage de râles,  
Roule un combat sans fin de peuples furieux.

Des crimes accouplés mettent bas d'autres crimes :  
L'émeute, la révolte et la guerre aux yeux fous  
Font des fleuves de sang alourdis de victimes,  
Où les flammes, la nuit, mirent leurs gestes roux.

---

Parfois du plus profond de la tourbe grossière  
Un juste lève au ciel un regard attristé  
Vers un astre au front pur dont la calme lumière  
Verse à longs flots l'amour et la sérénité.

Mais cet astre, parmi ses lointains frères pâles  
Dont le vague visage humanise les cieus,  
Laisant derrière lui son sillage de râles,  
Roule aussi des combats de peuples furieux.

Sur sa rugueuse écorce, au fond des noirs abîmes,  
L'émeute, la révolte et la guerre aux yeux fous  
Font des fleuves de sang alourdis de victimes,  
Où les flammes, la nuit, doublent leurs gestes roux,

Et sans doute, au milieu de la mêlée affreuse,  
Un juste y lève au ciel un regard attristé  
Vers la terre au front pur dont la lumière heureuse  
Verse à longs flots l'amour et la sérénité !



**LE BAPTÊME VIRIL**



## LE BAPTÊME VIRIL

Toi qui coules là-bas près de la vaste mer !  
Yser ! ô vieux canal de Flandre ! vieil Yser !  
Certe il était devin, l'ancêtre dont la bouche  
Pour désigner ton lit trouva ce nom farouche,  
Rude comme ta race, et qui veut dire : « Fer ! »

Nous vit-il en esprit dans tes plaines fertiles,  
Cramponnés à tes bords obstinés et jaloux,  
Rompre d'un front têtu l'élan des Teutons roux,  
Et plus heureux que les Trois Cents aux Thermopyles,  
Car nul Ephialtès ne servait parmi nous !

Yser ! le vent du Nord dans ses trompettes rauques,  
Par dessus la tempête, avec son âpre accent,  
Clame, emplissant au loin le ciel retentissant,  
Que nous avons, teignant de rouge tes eaux glauques,  
A la bête germaine offert un bain de sang !

Il clame que César, stupide sur tes berges,  
Voyant son astre éteint pencher vers le néant,  
Rêva, tendant le poing vers ton gouffre béant,  
De te faire expier ton crime sous les verges,  
Comme autrefois Xerxès fustigea l'Océan.

Il clame, l'âpre vent que sa rafale enivre,  
En riant aux éclats dans ses trompes de cuivre,  
Que l'on ne courbe pas les caboches d'ici  
Et que nos soldats morts donnent le droit de vivre  
Au peuple dont les fils se défendent ainsi !

---

O vieil Yser ! couché dans ta robe flamande,  
Mêlant ta barbe verte aux fleurs jaunes des prés !  
L'histoire le répète à sa sœur, la légende :  
Ton génie a rendu la Belgique plus grande !  
Les champs baignés par toi sont à jamais sacrés !

O toi qui fus l'auteur et le lieu du miracle !  
Notre âme sur ta rive aura son tabernacle,  
Car nous t'érigerons entre le ciel et l'eau  
Un monument de fer portant à son pinacle  
Un lion tourné vers celui de Waterloo !

Nos arrière-neveux, comme en pèlerinage,  
D'ère en ère afflueront sous ton ciel pluvieux  
Vers ton lit de victoire et ton grand paysage  
Animé par le vent sera comme un visage  
Proférant dans le soir des mots religieux.

Ton nom fera fleurir et chanter les cervelles.  
On frappera pour toi des médailles d'airain ;  
Tu seras célébré chez les races nouvelles,  
Frère en terreau flamand de la Seine et du Rhin,  
Comme un dieu protecteur du pays riverain,

Et si le conquérant menace encor nos villes,  
Au tocsin des beffrois qui les appelleront,  
Nos conscrits de vingt ans, les yeux graves, viendront,  
Pour préparer leur cœur aux épreuves viriles,  
Baptiser de ton eau leurs lèvres et leur front !

**LE RÊVE DE DANTE**





## LE RÊVE DE DANTE

Ce fut par une nuit pleine de cris et d'armes  
Que Dante fit ce rêve inoubliable : il vit,  
Plus pâle que sa robe blanche, toute en larmes,  
Florence se dresser au chevet de son lit.

Et Florence lui dit : « Notre cause est perdue !  
» Vois la marque à mon col du nœud qui m'étrangla !  
» Là-bas, sur les remparts le Guelfe m'a pendue :  
» Voici la corde du supplice ! garde-là

» Et pars ! Si tu n'as pas le goût de l'esclavage,  
» Va par delà les monts vers un autre rivage !  
» Enfonce-toi dans l'ombre et dans l'exil amer !

» Et chassant de ton cœur ce qui le faisait tendre,  
» Béatrice et l'amour, ne vis plus que pour tendre  
» La corde du gibet sur la lyre de fer ! »

**PHILOSOPHIE**



**PHILOSOPHIE**

Sabres levés, empourprant la prairie,  
La haine au cœur, deux peuples furieux  
Se sont offert une rouge tuerie  
Et la victoire hésite dans les cieux.

Sous les obus, dans l'infecte fumée,  
L'âpre bataille aux yeux fixes et blancs,  
Échevelant sa crinière enflammée,  
Hurle et bondit sur les corps pantelants.

Tandis qu'ainsi la guerre se déchaîne,  
Trop avisés pour se manger entre eux,  
Assis au bord de la forêt prochaine,  
Deux loups en paix songent, le ventre creux :

« Les animaux de notre race en somme  
» Sur les humains l'emportent de beaucoup,  
» Puisque, si l'homme est comme un loup pour l'homme,  
» Le loup n'est pas un homme pour le loup. »

**PRIÈRE**





**PRIÈRE**

Soldat de mon pays ! tête ardente et sacrée !  
Songe que tu défends dans cet âpre combat  
L'antique honneur latin, le droit, la foi jurée  
Et ne sois pas de ceux qui subissent le bât !

Va ! frappe sans répit et sans miséricorde !  
Sans trêve ni merci, sans crainte ni remords !  
Et songe, si tu dois succomber sous la horde,  
Que les lauriers sont beaux au front des jeunes morts.

---

Frappe sans hésiter ! Frappe ! ta cause est sainte !  
Chaque coup que ton bras porte au monstre allemand  
Secourt dans son travail la vieille Europe enceinte  
Et l'aide à mettre au jour un ordre plus clément.

Que la nécessité te fasse un cœur de roche !  
Frappe ! Mais en frappant reste droit et loyal !  
Garde-toi d'oublier que la haine rapproche !  
De la tentation sauve ton idéal !

Il faut demeurer pur pour mériter la gloire ;  
Ni boue à ton drapeau, ni tache à ton écu !  
La bassesse se gagne : une vile victoire  
Fait parfois du vainqueur le singe du vaincu.

Vers un Dieu, quel qu'il soit, si ta prière monte,  
Achève ton Pater en ajoutant tout bas :  
« Épargnez-moi, Seigneur ! la misère et la honte  
» De ressembler un jour à ceux que je combats ! »

**LE RÉGIMENT DE JUDAS**



## LE RÉGIMENT DE JUDAS

A la suite de leur grande armée,  
Des fourgons de leur vaste charroi  
Se répand une tourbe affamée  
Qui nous gruge au nom du peuple-roi.

Elle flaire, elle épie, elle informe ;  
Elle traque, mais ne se bat pas ;  
Elle ne porte pas d'uniforme  
Et c'est le régiment de Judas !

Admirez ces grimaces de faune  
Et ces grâces de vieille guenon !  
Cette engeance résume la faune  
Et la flore d'un monde sans nom !

Les abeilles buvaient sur ta bouche,  
O Platon ! un suc délicieux ;  
Mais on voit se complaire la mouche  
Sur les lèvres de ces beaux messieurs !

Quel Vidocq en dressant tous ces drôles  
Leur apprit leur métier de flaireur ?  
Ils ont trente habits et trente rôles  
A l'exemple de leur empereur.

En public pesez bien vos paroles  
Et chez vous prenez garde aux voisins !  
Car voici le roi des casseroles,  
Car voici le roi des argousins !

---

Prenez garde au jeune homme qui s'offre  
A porter un message discret !  
Si vous faites un geste on vous coffre :  
A la commandanture ! au secret !

Prenez garde à la dame dolente,  
Au chapeau d'un long crêpe voilé,  
Qui raconte la mort violente  
De son pauvre mari fusillé !

Si vous rencontrez cette vipère,  
Évitez de lui donner raison :  
Derrière elle se cache un compère  
Qui vous mènerait droit en prison.

Bête d'encre hypocrite au service  
De sa sœur, l'âpre bête de sang,  
Il griffonne et leur orde justice  
Lui fait signe quand elle descend.

Il fourrage avec des doigts de singe,  
Dans les lettres et les billets doux ;  
Il renifle le bouquet du linge  
Et la subtile odeur des dessous.

Mais sa lippe est encor plus lascive,  
Quand il peut, outrageant la pudeur,  
Dénudant lentement la chair vive,  
Se venger de sa propre laideur.

Et le drôle jouit jusqu'à l'âme,  
Secoué par un spasme ignoré,  
Quand il frôle une gorge de femme,  
Quand il palpe un beau corps défloré.

Honorons ce poisson de la Sprée !  
Chapeau bas devant son régiment !  
Il défend une cause sacrée,  
Il travaille au chef-d'œuvre allemand !



Saluons ce héros qu'on décrie  
Et n'en est que plus grand, Dieu merci !  
Chapeau bas ! La plus belle patrie  
Est bien celle que l'on sert ainsi !



**LES BOTTES D'OTTO**



## LES BOTTES D'OTTO

Toi par qui fut créé leur empire allemand !  
Diplomate casqué, chef à la rude écorce,  
Qui fus brisé jadis, encor bouillant de force  
Et remplis l'univers de ton ressentiment !

Du fond de ton tombeau, sous ta tunique blanche,  
Oh ! comme tu rugis et tu grinces des dents  
A regarder pâtre tes piètres descendants !  
Comme tu dois sabler le vin de la revanche !

Comme tu dois pouffer d'un rire large et dur  
En voyant défiler en ombres sur ton mur  
Le cortège piteux de leurs gloires nabotes !

Et comme tu jouis, lorsque tes héritiers,  
Voulant fourrer le pied dans une de tes bottes,  
Brusquement pour toujours y plongent tout entiers !

**LE SOLDAT INCONNU**





## LE SOLDAT INCONNU

Des soldats tombés pour la patrie  
Dorment là, côte à côte enterrés,  
Et déjà l'herbe de la prairie  
A couvert leurs débris ignorés.

Au hasard, un képi dans la boue,  
Une croix de bois mal équarri ;  
Sous le ciel pluvieux le vent joue  
Avec un uniforme pourri.

Ils sont là, loin des yeux de la foule,  
Consumés par la chaux qui les mord,  
Et le rare passant qui les foule  
Ne sait pas que son pied heurte un mort.

Nulle mère aux paupières meurtries,  
Que le deuil et les ans font plier,  
Tenant jointes ses mains amaigries,  
Ne viendra sur leurs restes prier.

Ils sont là sans un mot qui ranime  
La mémoire de l'enseveli :  
C'est la nuit dans la fosse anonyme,  
L'abandon, le silence, l'oubli !

J'erre là, perdu dans mes pensées,  
Solitaire, le front découvert,  
Au milieu de ces tombes glacées,  
Par ce gris crépuscule d'hiver.

---

L'une d'elles, déjà piétinée,  
La plus morne sous le ciel blafard,  
Fixe ma rêverie étonnée  
Et retient prisonnier mon regard.

Quel est donc ce sanglot qui m'opresse ?  
Que me veut ce martyr inconnu ?  
Et d'où naît ma soudaine tendresse  
Pour celui qui dort là, pauvre et nu ?

Ce soldat tombé pour nous défendre,  
Laboureur, ouvrier, artisan,  
Venait-il de la plaine de Flandre,  
De la fagne ou du pays mosan ?

Venait-il de la ville orageuse ?  
D'un faubourg au pavé populeux ?  
Ou bien de la bruyère songeuse  
Où se garde la race aux yeux bleus ?

Dans les plis d'une lettre jaunie  
Cachait-il une rose de Mai ?  
Parlait-il pendant son agonie ?  
Mourait-il avant d'avoir aimé ?

O soldat tombé pour la patrie,  
Dont l'image me suit en tous lieux,  
Cette strophe dolente et meurtrie  
Reçois-là, car mon cœur aime mieux

Ton talus sur lequel l'herbe monte,  
O martyr qui gardas ton serment !  
Que la tombe où sous un bloc de honte  
Gît l'honneur du grand peuple allemand.

**ÉPIGRAMME**



## ÉPIGRAMME

Ces Teutons sont pillards et ne ressemblent guère  
A l'héraldique oiseau de leur drapeau de guerre !  
Sans doute ils ont volé, mais si piteusement  
Que l'épigramme peut, sans se montrer impie,  
Proclamer qu'il faudrait sur le casque allemand  
Remplacer l'aigle par la pie.





**LA CHANSON DE BETHMANN-HOLLWEG**



## LA CHANSON DE BETHMANN-HOLLWEG

Comme Schubert chanta la chanson de Lénore,  
Comme Grieg a chanté la chanson de Solveig,  
Moi je chante à mon tour sur un rythme sonore  
    La chanson de Bethmann-Hollweg.

C'est un bon hobereau, plein de pompe et de morgue,  
Qui, doublant quelquefois le maître redouté,  
Devant les députés vient moudre comme un orgue  
    L'air que l'empereur a chanté.

C'est ce Bethmann-Hollweg qui vint en émissaire  
Apprendre à l'univers, sur un ton de troupier,  
Que les traités que l'aigle a signés de sa serre  
Ne sont qu'un chiffon de papier.

Il se hâte portant les décrets et les ordres,  
Du palais au Reichstag, du Reichstag au palais ;  
Il luit, tout constellé de grands cordons et d'ordres,  
Valet gourmandant des valets.

Tous les grands chanceliers de jadis et naguère,  
Au prix de ce Bethmann ne valent pas un mark,  
Et même il nous promet, s'il mène à bien la guerre,  
Un nouveau prince de Bismark.

Ce grand homme d'État, qu'il parle ou qu'il écrive,  
Par nul événement n'est pris au dépourvu  
Et, le monde le sait, si quelque chose arrive,  
C'est que Bethmann l'avait prévu.

Et même si parfois n'arrive aucune chose,  
Le Teuton dit, le soir, de stupeur confondu :  
« Il ne s'est rien passé depuis hier et pour cause,  
Car Bethmann n'avait rien prévu. »

Quand l'empereur sourit, Bethmann pouffe de rire ;  
Il sacre, si Guillaume a froncé les sourcils,  
Et sur les ennemis du maître de l'Empire  
De loin tombe à bras raccourcis.

De sa suite il en est : Berlin, moderne Athènes,  
Les regarde passer en habits de gala  
Et le peuple ébloui croit voir Croquemitaine  
Marcher dans l'ombre d'Attila.

Comme Schubert chanta le lied du Roi des Aulnes,  
Comme Grieg a chanté la chanson de Solveig,  
Moi je chante, et mon aile en a cru de dix aunes,  
La chanson de Bethmann-Hollweg.



**INTELLECTUELS**





**INTELLECTUELS**

Des penseurs de brasserie  
Ont, sur le mode teuton,  
Insulté notre patrie  
Et donné tort au mouton

Au mouton qui dans sa crèche  
Méditait un mauvais coup  
Et qui, broutant l'herbe fraîche,  
Préparait la mort du loup.

O l'abominable meute  
Dont les abois peuplent l'air !  
Sans doute il lui manque un Goethe ;  
Peut-être a-t-elle un Koerner.

Qu'il se lève et qu'il célèbre  
Sur sa lyre en poitrinant  
L'immortel bûcher funèbre  
De Louvain et de Dinant !

Et pour fêter la victoire,  
Qu'il ait le cœur de hurler,  
Après leurs chansons à boire,  
Une chanson à brûler !

## **HYPOTHÈSE**



**HYPOTHÈSE**

O ville pensive et voilée,  
Louvain ! qu'au nom du peuple-roi,  
Un soir de honte, ils ont brûlée,  
Par caprice, on ne sait pourquoi !

Tes bourreaux — ce trait les honore !  
Montrent un touchant repentir :  
Ils brûlent — ils brûlent encore !  
Ils brûlent de te rebâtir.

Ils feront venir de Thuringe,  
De l'Eiffel, du Hartz, du Taunus,  
D'Heidelberg ou bien de Tubinge,  
A tes frais, un savant en *us*.

Ainsi s'explique ton outrage :  
S'ils brûlèrent tes monuments,  
C'était pour donner de l'ouvrage  
Aux architectes allemands.

**LES LOUPS**





**LES LOUPS**

Lorsque l'hiver est rude,  
Miron-ton, miron-ton, miron-taine,  
Lorsque l'hiver est rude,  
Les loups vivent de vent,  
Les loups vivent de vent !

Ils vont rôder par bandes,  
Miron-ton, miron-ton, miron-taine,  
Ils vont rôder par bandes,  
A l'entour des hameaux,  
A l'entour des hameaux !

On voit briller dans l'ombre,  
Miron-ton, miron-ton, miron-taine,  
On voit briller dans l'ombre  
La braise de leurs yeux,  
La braise de leurs yeux !

Alors le vilain s'arme,  
Miron-ton, miron-ton, miron-taine,  
Alors le vilain s'arme  
De fourches et de faulx,  
De fourches et de faulx !

Et les loups au bois rentrent,  
Miron-ton, miron-ton, miron-taine,  
Et les loups au bois rentrent,  
Le ventre encore plus creux,  
Le ventre encore plus creux !

Mais leur race aux dents blanches,  
Mironton, mironton, mirontaine,  
Mais leur race aux dents blanches,  
Est sûre cet hiver,  
Est sûre cet hiver,

Sur les champs de bataille,  
Mironton, mironton, mirontaine,  
Sur les champs de bataille,  
D'avoir de quoi manger,  
D'avoir de quoi manger !

Donc, ô César ! prends garde,  
Mironton, mironton, mirontaine,  
Donc, ô César ! prends garde,  
Car les loups d'aujourd'hui,  
Car les loups d'aujourd'hui

Descendent des loups maigres,  
Miron-ton, miron-ton, miron-taine,  
Descendent des loups maigres,  
Par qui fut dévoré,  
Par qui fut dévoré

Le corps du Téméraire,  
Miron-ton, miron-ton, miron-taine,  
Le corps du Téméraire,  
Sous les murs de Nancy,  
Sous les murs de Nancy !

**LE FANTOME**



## LE FANTOME

L'Anglaise aux douces mains sur laquelle tes braves  
Se sont vengés d'être battus par les Anglais  
Désormais, ô César ! hantera ton palais,  
Pâle et fixant sur toi ses yeux calmes et graves.

Tu ne connaîtras plus le repos d'être seul  
Et, malgré les laquais qui défendent ta porte,  
Sans cesse tu verras dans un pan de linceul  
Entre ton rêve et toi se dresser cette morte !

Une femme au grand cœur, lys du même pays,  
Pleura sous ces plafonds de grands espoirs trahis.  
Elle n'obsède pas, dit-on, ta veille amère.

Ta victime d'hier, sous le lin qui la vêt,  
Comme l'autre jadis s'assied à ton chevet :  
Puisse-t-elle, oublieux ! te rappeler ta mère !



ÉGLOGUE



## ÉGLOGUE

Le sombre gouverneur aux yeux durs et glacés  
Est tranquille : la paix règne sur sa belle âme.  
Il a fait cette nuit fusiller une femme  
Qui n'avait pas voulu lui livrer des blessés.

Il est tranquille et sa conscience, légère.  
Malgré ses airs rébarbatifs, il est enclin  
A l'idylle et son cœur, au fond paterne, est plein  
De sensibilité champêtre et bocagère.

Le soleil automnal a réchauffé ses os,  
Et le poil rouge encor du sang de cette morte,  
Le vieux loup pastoral en bêlant nous exhorte  
A nous montrer plus doux pour les petits oiseaux.

**LE SOUFFLET DE SAMSON**



## LE SOUFFLET DE SAMSON

Quand Charlotte Corday, justicière au cœur mâle,  
En fille de Corneille à l'échafaud monta,  
On dit que le bourreau qui la décapita  
Par ses cheveux sanglants saisit sa tête pâle  
Et qu'il la souffleta.

Ce soufflet de Samson sur cette face blême,  
Dont aurait frissonné l'affreux Marat lui-même  
Et que de Sade en rut n'aurait pas inventé,  
Jusqu'à ces derniers jours pour nous était resté  
La lâcheté suprême.

En Belgique aujourd'hui le surhomme germain  
Envers les patients agit d'une autre sorte :  
Il a trop de culture, il est bien trop humain  
Pour oser s'oublier jusqu'à lever la main  
Sur une tête morte.

Il ne soufflète pas leurs débris pantelants ;  
Il agit envers eux d'une façon civile :  
Lorsqu'ils ont expiré, sans tacher ses gants blancs,  
Il fait pendant la nuit coller par ses hulans  
Sur les murs de la ville

D'hypocrites placards, vomitifs imprimés,  
Par lesquels sa bassesse, en style de grimoire,  
D'un jet d'encre arrosant les cercueils mal fermés  
Et souillant le linceul des martyrs diffamés,  
Soufflète leur mémoire.



---

O Samson ! Te voilà dépassé sans effort !  
Près du soufflet teuton le tien va sembler terne ;  
Mais songe, en acceptant ce rude coup du sort,  
Que tu n'étais parmi les valets de la Mort  
Qu'un monstre subalterne,

Un goujat sans pensée enflammé par l'alcool,  
Aiguisant ton couteau lorsqu'on t'en donnait l'ordre,  
Une bête de sang accoutumée à mordre,  
Que pas un empereur du collier de son ordre  
N'avait orné ton col,

Que, hideux insulteur d'une tête coupée,  
N'ayant pas au Sénat de fauteuil de seigneur,  
De nul pays conquis tu n'étais gouverneur,  
Et, bourreau sans blason, qu'il te manquait l'honneur  
De porter une épée !



**LA CHEVAUCHÉE DES WALKYRIES**



**LA CHEVAUCHÉE DES WALKYRIES**

Des plaines du ciel, d'étoiles fleuries,  
Se pendant aux crins de chevaux sans mors,  
La lance en avant, les neuf Walkyries  
Fondent en chantant sur les héros morts.

Là-haut l'on emplit leur coupe profonde :  
Demain ils iront, graves et joyeux,  
Assis tout armés au festin des dieux,  
Boire à plein gosier la cervoise blonde.

Déjà sur le seuil du porche éclatant,  
Cuirassé de fer, casqué d'or, Wotan  
Attend le retour des vierges guerrières...

Mais aucun héros n'orne leur cheval :  
Les bourreaux d'enfants, les incendiaires  
Ne méritent pas d'entrer au Walhall.

**L'INFAMIE SUPRÊME**





## L'INFAMIE SUPRÊME

Donc, ô sombre César à la tête laurée,  
Qui veux faire du monde un désert allemand !  
Il ne te suffit pas, traître à la foi jurée,  
D'écraser un pays fidèle à son serment,

De livrer froidement nos villes désarmées  
A d'infâmes soudards dignes d'être branchés,  
Ni de voir l'incendie aux ailes embrasées,  
Sœur de ton aigle rouge, empourprer nos clochers !

Tu nous fais accuser du haut de la tribune  
Par un de tes valets, à la fourbe commis,  
D'avoir trahi l'honneur et fait cause commune,  
Pour te dresser un piège, avec tes ennemis.

Et dans l'affolement de ton âme effrénée,  
Tu pousses l'impudeur jusqu'à vouloir ternir,  
Le souci de garder la parole donnée,  
Qui sera notre gloire aux yeux de l'avenir !

C'est ainsi que jadis le bourreau de l'Empire,  
Recevant de Néron l'ordre de le venger,  
Du crime de Séjan sur une enfant martyre,  
Déshonora la vierge avant de l'égorger.

NUIT D'AOUT



## NUIT D'AOUT

On se battra demain au lever du soleil.  
La nuit vient. Du bivouac expirent les fumées.  
Dans son vol coutumier l'impartial sommeil  
Partage ses pavots entre les deux armées.

Ici, c'est le camp belge, et là, le camp germain.  
On devine un appel lointain de sentinelles.  
Les soldats de vingt ans qui tomberont demain  
Rêvent du lit bordé par les mains maternelles.

La fatigue a vaincu les nerfs. L'obscurité  
S'amasse. A l'horizon le vieux canal miroite.  
Sur l'oreiller du sac, près du fusil jeté,  
Ils dorment et le vent rafraîchit leur front moite.

Nul bruit. Ah ! que jamais ne se lève le jour  
Sur le drame de sang qui s'ébauche dans l'ombre !  
Tout est doux, tout est bon, tout conseille l'amour ;  
La nature est un gouffre enchanté : l'âme y sombre.

La lune en irisant les nuages légers  
Dans le ciel gris et noir sème de blanches îles,  
Et la nuit arrêtée étend sur les vergers  
Le silence de ses deux ailes immobiles.

**LA POUDRE ASPHYXIANTE**





**LA POUDRE ASPHYXIANTE**

Les guerres d'autrefois gardaient, grâce à la France,  
Des façons de gavotte et des airs de tournoi :  
Le combat débutait par une révérence.  
Qu'il était jeune et fou, le cri de Fontenoy !

Les récits enflammés des vieux maîtres d'école  
En exaltant l'enfant préparaient le soldat.  
Répondez en écho, tambour du pont d'Arcole !  
Au chant des violons montant vers Lérída !

Plébéien va-nu-pieds ! Mousquetaire en dentelles,  
Imprévoyants tous deux de nos façons nouvelles,  
Quel geste feriez-vous devant ces malfaiteurs

Qui venant d'Allemagne et n'étant pas de taille  
A nous battre voudraient remplacer la bataille  
Par un concours sans nom entre deux puanteurs ?

**HENRI HEINE**



**HENRI HEINE**

Il était une fois, là-bas, en Germanie,  
Né parmi des traitants au cœur sordide et bas,  
Un bel adolescent dévoré de génie  
Que les siens rebutaient ne le comprenant pas.

C'était un jeune esprit, plein d'images nouvelles,  
Qui causait du scandale aux gens de sa tribu  
Mais qui devait verser à leurs lourdes cervelles  
Le vin le plus mousseux que leur ivresse ait bu.

Il reprenait, chantant pour qui voulait l'entendre,  
Sur un rythme plus vif, plus alerte et plus clair,  
D'une voix à la fois malicieuse et tendre,  
La phrase inachevée aux lèvres de Schiller.

Devant les Philistins qui voulaient le proscrire  
Parce qu'il les blessait dans leur art coutumier,  
Il mêlait sans effort, passant des pleurs au rire,  
Les sifflements du merle aux sanglots du ramier.

La vie au souple archet, virtuose cruelle,  
Découvrait en jouant de ce poète blond  
La plus fine et la plus vibrante chanterelle  
Qui jamais aît ému l'âme d'un violon.

Frémissant de désir et de joie inquiète,  
Il faisait de son lied, changeant comme le jour,  
Pour une Eve inconstante aux yeux de violette,  
Le plus vrai d'entre tous les poèmes d'amour.

---

Le siècle était en lui ; mais il commit la faute,  
Criblant de ses traits d'or le cuir des hobereaux,  
Au milieu des muets de penser à voix haute  
Et d'être irrévérent pour ses rois caporaux.

La vertu germanique en reste effarouchée !  
Disputant à son ombre un laurier mérité,  
La Prusse toute entière à sa proie attachée  
Le persécute encor dans son éternité.

Poète décrié, le pauvre Henri Heine  
Apprend, de règne en règne objet de plus d'horreur,  
Jusqu'où la vanité fait descendre la haine  
Chez un Hohenzollern qui devient empereur.

C'est pourquoi nous voyons là-bas, en Teutonie,  
S'agiter un César frénétique et chagrin,  
Qui croit que l'on punit le crime d'ironie  
Par la privation du marbre et de l'airain.

Chaque fois qu'une ville imprudente médite  
D'éterniser les traits du chanteur mécréant,  
Elle voit tout à coup la statue interdite  
Sur un geste d'en haut rentrer dans le néant.

Et si, fuyant le trône et sa pourpre tragique,  
Dégoutée à jamais du faste impérial,  
Pour bercer sa douleur, une âme nostalgique  
Se réfugie, aux bords du monde oriental,

Dans une île de fleurs de la mer bleue et blonde,  
Au fond d'un vert jardin par la brise éventé,  
Et parmi les lauriers érige loin du monde  
Une image de rêve au chanteur détesté,

L'empereur allemand, offusqué par ce culte,  
Quand celle qui le rend meurt sous le poing d'un fou,  
Pour pouvoir en chasser le marbre qui l'insulte,  
Acquiert sournoisement le palais de Corfou.



---

O poète ! dans l'ombre où repose ta cendre  
Je t'apporte aujourd'hui, selon l'usage ancien,  
Comme offrande lyrique une rose de Flandre,  
O fils d'Aristophane et frère de Lucien !

Je t'envie, ô chanteur divin ! pour qui la gloire  
Est comme une autre muse encor plus belle et non  
Cette immortalité banale et dérisoire  
Qui n'est hélas ! que la survivance du nom !

Car telle est, ô chanteur ! ta force créatrice  
Que par delà la tombe elle agit en rêvant !  
Entre cet empereur et cette impératrice,  
Tu surgis parmi nous toujours jeune et vivant !

Je t'envie, ô chanteur ! car on te hait, on t'aime,  
Et dans ce double hommage un grand cœur se complait !  
Ta vie après la mort est encor un poème,  
Et si beau qu'on dirait que c'est toi qui l'as fait !



**LE CRUEL PRINTEMPS**



**LE CRUEL PRINTEMPS**

Sur le champ de bataille encore rouge, ô Printemps !  
Ton front jeune et charmant orné de fleurs nouvelles,  
Frais comme les ruisseaux, blond comme les javelles,  
Tu te lèves soudain dans les cieux éclatants.

Ton rire est comme un vol de ramiers palpitants ;  
Le soleil poudre d'or l'azur de tes prunelles ;  
Mais, malgré leur douceur, que tes mains sont cruelles !  
Ils ont l'odeur du sang, les lys que tu nous tends !

Courbant sous ton vouloir les âmes asservies,  
Tu passes en chantant et d'innombrables vies  
Animent de leur feu tes reins souples et forts.

Ton geste caressant rend lâches les ceintures ;  
Et le cœur insensible au deuil des créatures,  
Tu marches sans les voir sur des monceaux de morts.

**LES FILS DE NIETZSCHE**





**LES FILS DE NIETZCHE**

Ils n'ont pas eu Paris ; mais de leurs mains infâmes  
Empoignant à la gorge une calme cité,  
Ces héros ont conquis une université  
Et jeté son trésor de livres dans les flammes.

Ils n'ont pas eu Calais ; mais pour apprendre aux âmes  
La culture allemande et sa nécessité,  
Ils ont en conscience, avec tranquillité,  
Fusillé des vieillards, des enfants et des femmes.

Regarde les salir l'idéal renié,  
Divin Goethe ! et dis-nous, génie humilié !  
Ce que tu penses d'eux et comment tu les nommes.

Et toi, le dernier Dieu de leur Olympe obscur,  
Friedrich Nietzsche ! inventeur du surhomme futur !  
Parle ! reconnais-tu tes fils dans ces soushommes ?

**LE VILLAGE WALLON**



## LE VILLAGE WALLON

Ils s'en vont... Le village brûle.  
Le soir tombe, tout est fini.  
Les yeux rouges du crépuscule  
Contemplant le crime impuni.

Les fusillés, près de l'église,  
Gisent l'un sur l'autre entassés :  
Le sang et la matière grise  
Teignent les murs éclaboussés.

Ils sont tombés dans l'herbe verte,  
Le maieur près des paysans :  
Un grand vieillard, la bouche ouverte,  
Étreint un enfant de dix ans.

Le silence est seul : il écoute  
Les soldats vainqueurs, d'un pas lourd,  
Frapper le pavé de la route,  
Au rythme grêle du tambour.

Ils s'en vont... La lune se lève  
Et montre son visage ami.  
Une douce lueur de rêve  
Baigne le village endormi.

Qu'il fait bon vivre ! De la fagne  
S'exhalent des parfums grisants...  
Ils s'en vont... Dans leur Allemagne,  
Ils ont peut-être des enfants.

**APRÈS QUATRE ANS**





## APRÈS QUATRE ANS

« Nous les battons, cria Guillaume le superbe,  
» L'un après l'autre, en herbe ou bien en gerbe :  
    » Le Belge, le Français, le Serbe,  
    » L'Anglais comme l'Australien,  
    » Le Roumain, puis l'Italien,  
» L'Américain, le Japonais, le Russe ! »  
Mais on vit bientôt, ô renversement !  
Que l'impétueux César allemand  
Avait travaillé pour le roi de Prusse.



**LE PAIN FUTUR**



## LE PAIN FUTUR

Aiguisez votre faux, la moisson sera belle,  
O laboureurs courbés sur vos sillons amis !  
Docile à ses enfants, la Flandre maternelle  
Se couvre d'épis blonds où dort le pain promis.

Elle a, sous les cieux gris, au sortir d'un long somme,  
Reçu du paysan le don habituel :  
Le travail de la terre et le labeur de l'homme  
Préparent de concert le miracle annuel.

Pour disposer ses fils à la tâche commune  
Et pour mieux dans ses bras les tenir rassemblés,  
Cybèle entre les seins de sa poitrine brune  
Fait monter vers l'azur l'espérance des blés.

Frémissez dans le vent, doux épis de la plaine !  
Buvez les sucS féconds dont vous fûtes nourris !  
Au sel sanctifiant de la sueur humaine  
S'ajoute, cet été, le sang de nos conscrits !

Soldats de dix-huit ans, volontaires imberbes,  
Dans la fosse gourmande à jamais disparus !  
Où luisaient leurs faisceaux vont se lier les gerbes,  
Où leur chair a saigné les blés poussent plus drus.

Aussi quand nous romprons, dans des jours plus paisibles,  
Le pain du sol flamand par la guerre empourpré,  
Qu'il vous soit, grâce aux morts devenus invisibles,  
Encor plus vénérable et doublement sacré !

**SAINT-MICHEL ET SAINTE-GUDULE**





**SAINT-MICHEL ET SAINTE-GUDULE**

Saint-Michel et Sainte-Gudule,  
Sainte-Gudule et Saint-Michel !  
Que se disent, au crépuscule,  
Vos tours qui plongent dans le ciel ?

A l'ombre de ces tours jumelles  
Que de disparus ont rêvé !  
C'est la vieille âme de Bruxelles  
Qui monte vers vous du pavé !

Elle s'exhale dans la nue  
Vers les sommets où vous veillez,  
Et c'est comme une voix connue  
Qui vous parle, à qui vous parlez !

Que se disent, au crépuscule,  
Vos tours qui plongent dans le ciel ?  
Vous souvient-il, Sainte-Gudule ?  
Vous souvenez-vous, Saint-Michel ?

Sous vos massives draperies  
Agités du même frisson,  
Vous revivez en songeries  
Le lointain passé brabançon :

Kermesses, joyeuses entrées  
Et procession du Saint-Sang ;  
Chœurs d'abbés aux mitres dorées ;  
Carrosses d'un duc tout-puissant ;

---

Fleurs sous les pas dansants des fêtes ;  
Fontaines au jet d'hydromel ;  
Carillons pleuvant de vos faîtes,  
Sainte-Gudule et Saint-Michel !

Heures sombres, clameurs, alarmes ;  
Reîtres roux, soudards basanés ;  
Nuits de deuil sur le mont des larmes ;  
Lents cortèges de condamnés ;

Bûchers dont la fumée enlace  
Les martyrs voués au démon ;  
Pertuisanes sur la Grand'Place ;  
Échafaud du comte d'Egmont ;

Pignons où l'incendie ondule,  
Flammes de la maison du Roi,  
Saint-Michel et Sainte-Gudule !  
Sous les boulets de Villeroy.

Puis jours inertes, sans courage,  
Long repos qui semble éternel,  
Quand soudain, par un soir d'orage,  
Sainte-Gudule et Saint-Michel !

La Brabançonne aux jeunes ailes  
Essayant son vol irrité,  
Les Nassau chassés de Bruxelles,  
L'arc-en-ciel de la Liberté !

Hélas ! l'histoire se répète :  
Notre héritage est en danger ;  
Nous râtons parmi la tempête  
Sous la botte de l'étranger.

Ah ! sur vos tours couleur de cendre,  
Vous qui scrutez, du haut du ciel,  
Le grand chemin qui vient de Flandre,  
Sainte-Gudule et Saint-Michel !

Quand entendrez-vous dans l'aurore  
Et le vent du large hennir  
Le cheval au sabot sonore  
De Celui qui doit revenir?

Ce jour-là, nos couleurs bannies  
Pavoiseront votre vieux front ;  
Toutes vos cloches réunies  
Dans l'azur heureux danseront,

Et vos deux tours au crépuscule  
Plongeront rouges dans le ciel,  
Saint-Michel et Sainte-Gudule,  
Sainte-Gudule et Saint-Michel !



**LE TOAST IDÉAL**





**LE TOAST IDÉAL**

Un coup de bourdon : Roelandt vibre !  
Sa voix de bronze dans l'air libre  
Émeut les clochers d'alentour :  
Des beffrois de notre patrie  
Il n'en est pas un qui ne crie :  
« Ils sont partis et sans retour ! »

Cloches de Bruges et d'Ostende,  
Sous leur noir manteau de légende,  
Où tant de rêves sont blottis,  
Et cloches de Wallonie,  
Que possède un égal génie,  
Clament en chœur : « Ils sont partis ! »

Et leur clameur qui se répète,  
Sur nos fronts passant en tempête,  
Peuple le ciel en un instant :  
Nous renaissions ! tout recommence !  
La foule, comme un cœur immense,  
Bat au rythme de leur battant.

Et voici l'Ode triomphale,  
Comme une joyeuse rafale,  
Poème sonore et dansant,  
Dérouler sa pompe dorée  
Dans la capitale empourprée  
Par un soleil éblouissant.

Pour marquer son pas héroïque,  
Ressuscitez, vieille musique,  
Chère à nos aïeux ignorés !  
Airs à danser, airs à se battre,  
O refrains de Roland de Lattre !  
O refrains de Josquin des Prés !

---

Que des quatre coins de l'espace,  
Toute belle chanson qui passe  
Se mêle à son chant attendri !  
Que toutes ses strophes ensemble  
Entonnent d'une voix qui tremble  
Le doux quatuor de Grétry !

Que dans le ciel bleu, sur sa tête,  
Ainsi qu'un vol d'oiseaux en fête  
Venus du large et de la mer,  
On entende au bruit des cymbales,  
Noirs de poudre et criblés de balles,  
Claquer les drapeaux de l'Yser !

Et qu'alors, par le soir lyrique,  
Sous l'adieu du couchant féérique  
Qui rougit nos pignons nimbés,  
Après avoir, un moment pâle,  
Scandé de sa voix grave et mâle  
Le salut aux soldats tombés,

De laurier ceinte se déploie  
L'ode à l'orgueil, l'ode à la joie,  
A la vie ardente, au bonheur !  
Et que le peuple entier frissonne,  
Ainsi qu'un carillon qui sonne  
Sous les poings du carillonneur !

Et que d'elle-même éblouie,  
Rose de chair épanouie,  
Elle danse en sa nudité,  
Prompte à l'esprit qui l'illumine,  
Comme Sophocle à Salamine,  
La danse de la liberté !

Que sa main droite nous découvre  
Le magique avenir qui s'ouvre  
Comme un horizon d'escaliers,  
Et nous montre, au pays des ailes,  
S'embrassant loin de nos querelles  
Tous nos dieux réconciliés !

Et puis tout-à-coup arrêtée,  
Dominant la foule exaltée  
Dont la clameur lui fait écho,  
Elle reçoit en un cratère,  
Pour le vieux geste héréditaire,  
L'eau de la Meuse et de l'Escaut

Et que la danseuse sacrée,  
Grandissante et transfigurée  
Aux lueurs des premiers flambeaux,  
D'un large geste circulaire  
Levant sa coupe jubilaire,  
Boive à l'esprit des temps nouveaux !





*TABLE*







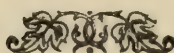
*TABLE*

	Pages.
La Tour d'Ivoire. . . . .	5
Les Cris Captifs . . . . .	11
Le Serment . . . . .	17
La Veillée. . . . .	23
Noël . . . . .	27
Le Cheval. . . . .	31
Détente. . . . .	37
Au Pape . . . . .	43
Chanson de Soldats . . . . .	47

	Pages.
Deuil Rouge. . . . .	53
Les Deux Allemagnes. . . . .	57
Il était une fois . . . . .	65
Le Zeppelin sur Paris. . . . .	71
Rêve Colonial. . . . .	75
La Cloche de Flandre. . . . .	79
Le Coq Wallon. . . . .	87
A ma Ville natale . . . . .	93
Nouvelles Méthodes. . . . .	97
Barberousse . . . . .	103
Mon Cœur saigne . . . . .	113
Réponse. . . . .	119
La Justice. . . . .	125
Nuit de Mai. . . . .	131
Robert Courouble . . . . .	135
Les Héros. . . . .	141
L'Anniversaire. . . . .	147
Ménagerie. . . . .	151
A une Gazette. . . . .	157
Intermezzo . . . . .	163

	Pages.
Marche à l'Yser . . . . .	169
Richard Wagner. . . . .	175
Chanson de Soldat.. . . .	179
Vertige . . . . .	183
Le Baptême Viril. . . . .	187
Le Rêve de Dante . . . . .	193
Philosophie . . . . .	197
Prière. . . . .	201
Le Régiment de Judas . . . . .	205
Les Bottes d'Otto . . . . .	213
Le Soldat Inconnu.. . . .	217
Épigramme . . . . .	223
La Chanson de Bethmann-Hollweg. . . . .	227
Intellectuels. . . . .	233
Hypothèse. . . . .	237
Les Loups. . . . .	241
Le Fantôme. . . . .	247
Églogue. . . . .	251
Le Soufflet de Samson. . . . .	255
La Chevauchée des Walkyries . . . . .	261

	Pages.
L'Infamie Suprême. . . . .	265
Nuit d'Août. . . . .	269
La Poudre Asphyxiante. . . . .	273
Henri Heine. . . . .	277
Le Cruel Printemps. . . . .	285
Les Fils de Nietzsche . . . . .	289
Le Village Wallon . . . . .	293
Après Quatre Ans . . . . .	297
Le Pain Futur. . . . .	301
Saint-Michel et Sainte-Gudule. . . . .	305
Le Toast Idéal. . . . .	313



DES PRESSES D'OSCAR LAMBERTY

ÉDITEUR

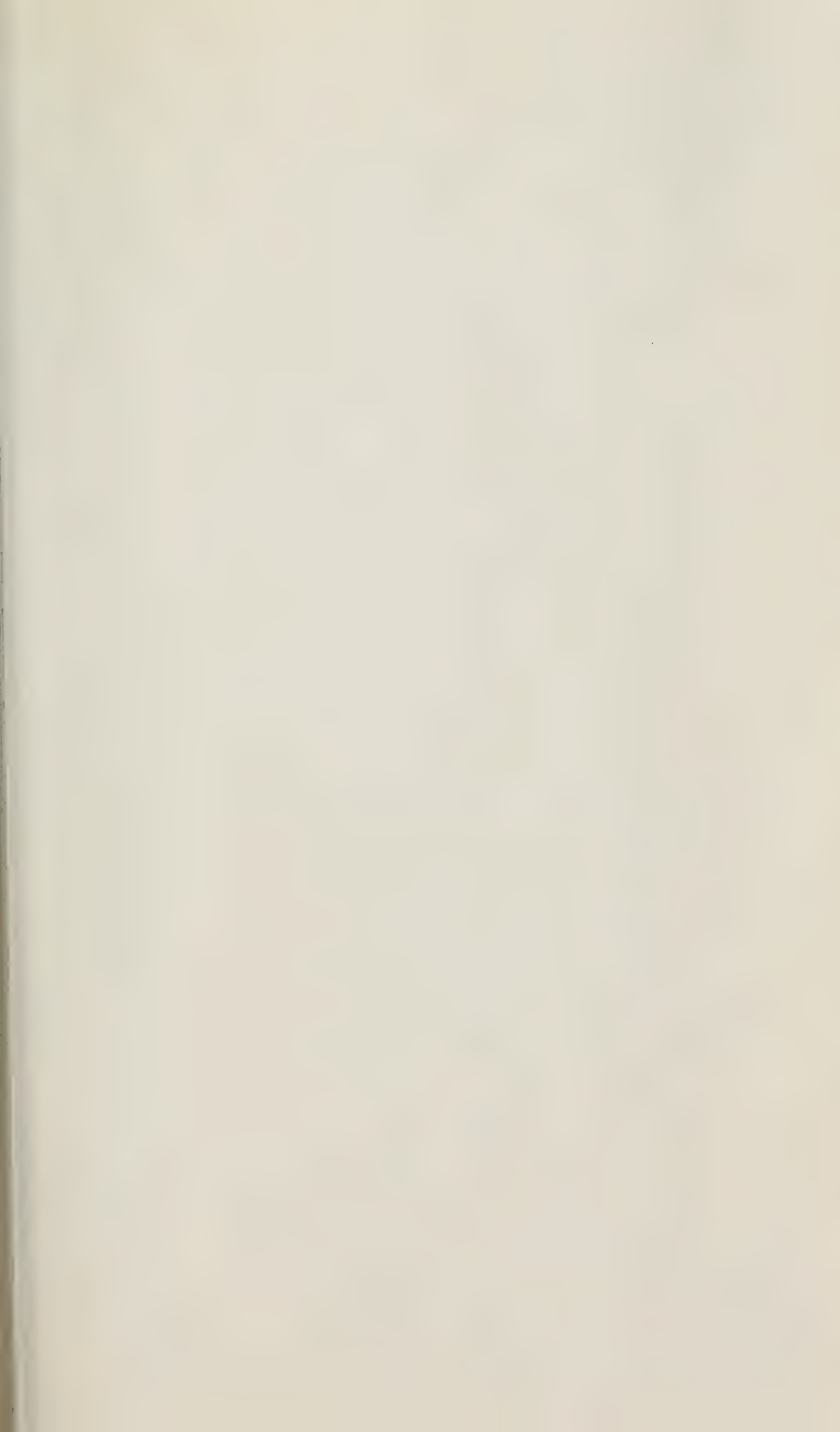
70, RUE VEYDT (QUARTIER LOUISX)

BRUXELLES

---

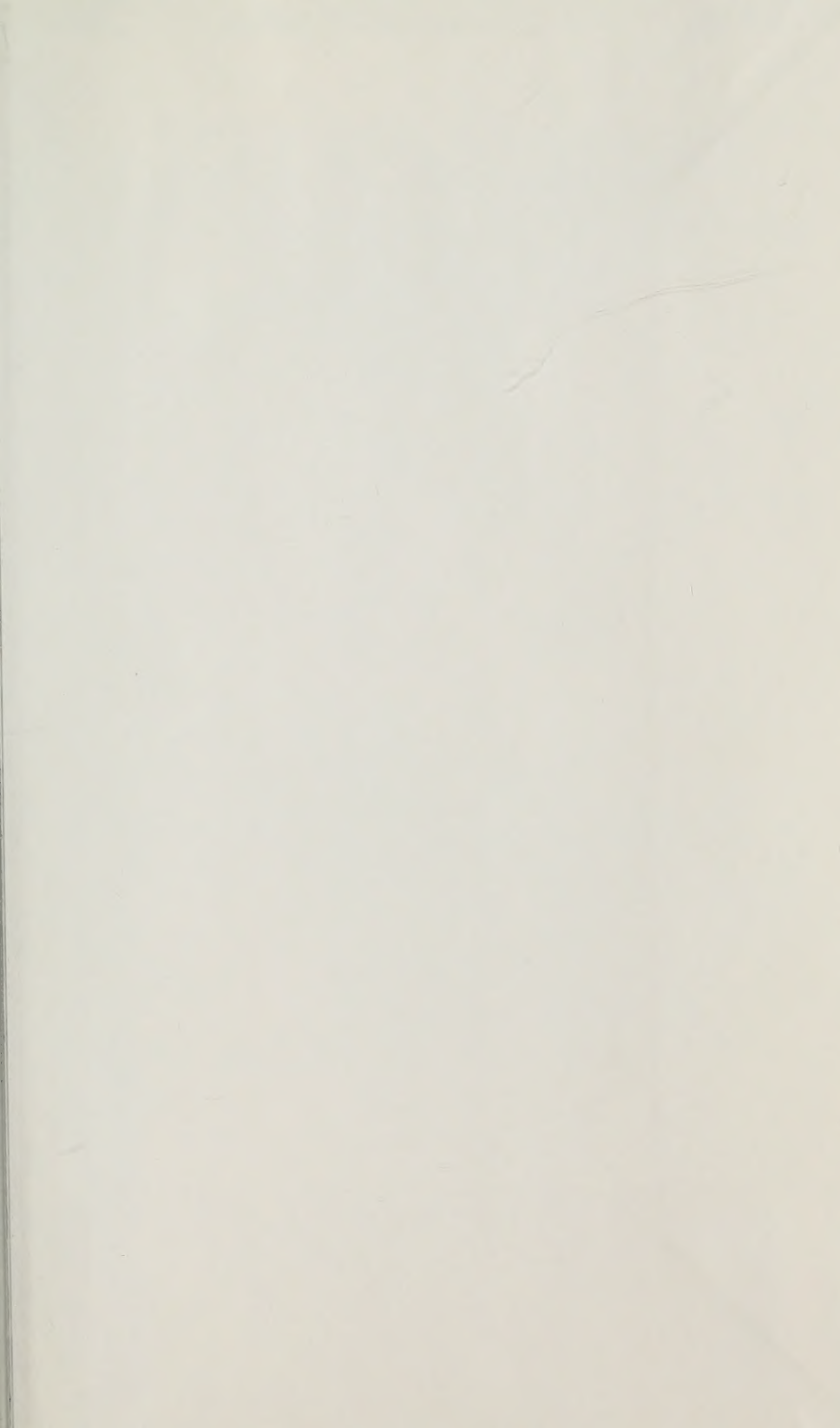
Achévé d'imprimer le 7 Juin 1919

2353 4<sup>50</sup>







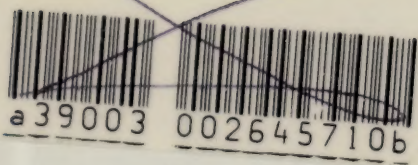


**La Bibliothèque  
Université d'Ottawa**  
Échéance

**The Library  
University of Ottawa**  
Date due

--	--	--	--

CE



CE PQ 2260  
.G73L28 1919  
C02 GIRAUD, ALBE LE LAURIER.  
ACC# 1223032

U D' / OF OTTAWA



COLL	ROW	MODULE	SHELF	BOX	POS	C
333	02	08	05	17	19	7